

LIRE, C'EST VIVRE

voir notre dossier "LE LIVRE" p. 7 à 11

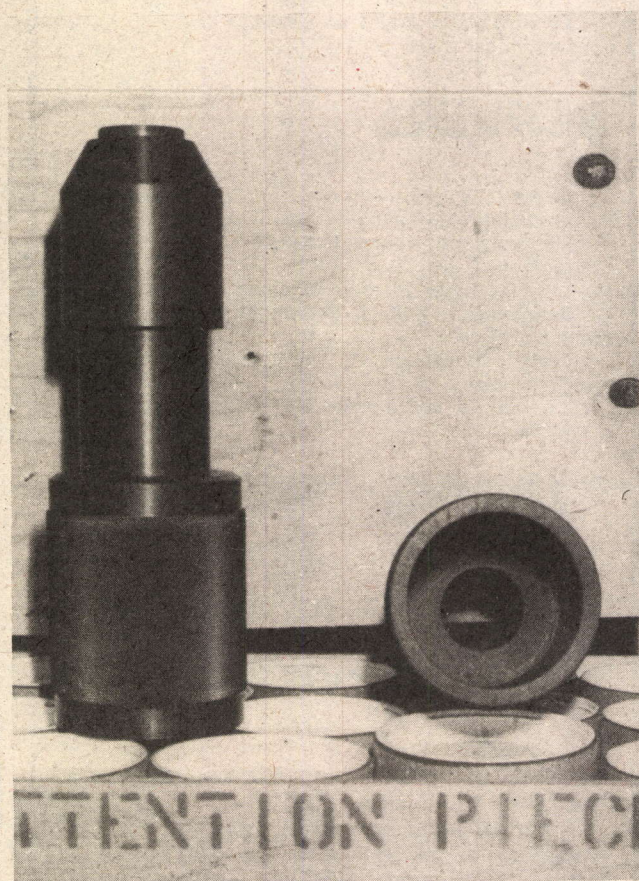
lutte **ouvrière**

Hebdomadaire - paraît le samedi - N° 435 - 1^{er} janvier 1977 - prix : 3 F

LES BONS VŒUX
DU
GOUVERNEMENT:
HAUSSE des PRIX
ET CHÔMAGE

page 4

AFFAIRES DE BROGLIE, DASSAULT, FAUX "STARTRONS"...



La nouvelle année sous le signe des affaires louches du monde capitaliste

Sommaire

DANS LE MONDE

Page 5 :

- La nouvelle union syro-égyptienne : fiançailles de gendarmes.
- L'impérialisme va-t-il faire voler en éclats l'OPEP ?
- Seveso : 6 mois après, les ravages de la dioxine.

Page 6 :

- RFA : 14 détenus du groupe Baader-Meinhof, commencent une grève de la faim.
- URSS : nouvelle vague de répression.
- Pologne : menaces et intimidations contre le Comité de défense des ouvriers.
- L'Amérique du Sud à l'ombre des dictatures.
- Chine : c'est Chiang Ching qui avait cassé le vase (Ming) de Soissons.

Page 16 :

- Espagne : Carrillo libéré. Vers la légalisation du PCE ?
- Afrique du Sud : un Noël de révolte.

EN FRANCE

Page 4 :

- Hausse des prix de 0,8 % en novembre : un blocage bidon.
- 200 000 chômeurs de plus en 1977.
- ZUP Sainte-Croix à Bayonne : échec à une expulsion.

Page 12 :

- Belle Jardinière (Paris) : l'occupation continue.
- Caisse d'Epargne de Paris : après 3 mois de grève.
- Parisien libéré : une médiation qui lanterne les grévistes et laisse Amaury indifférent.
- Nantes : le vaisseau fantôme.
- Acierie de Neuves-Maisons : une prime pour travailler dans de mauvaises conditions.

DOSSIER

Pages 7 à 11 :

LE LIVRE ET LA LECTURE :

- Lire, le propre de l'homme.
- Le livre sous la loi du profit.
- Lire, c'est vivre.

DIVERS

Page 13 :

- Livres : Blanqui l'insurgé, d'Alain Decaux ; La promenade des Anglais, de Max Gallo ; Le ministricule, de Robert Escarpit.

Page 14 :

- L'enfant sauvage, aux Dossiers de l'écran.
- Spectacles : ballets, café-théâtre, chansons.

Page 15 :

- Films : Casanova, un adolescent à Venise, de Comencini ; La malediction ; Victoire à Entebé... ou la propagande de l'Etat d'Israël sur les écrans.

Lutte OUVRIERE

LUTTE OUVRIERE regroupe des militants pour qui le socialisme n'a ni le visage de Mitterrand, ni celui des actuels dirigeants de l'Union Soviétique.

Les travailleurs sont seuls capables de remplacer le capitalisme par une société libre, fraternelle, humaine, car communisme et socialisme sont le seul avenir possible pour l'humanité menacée par les guerres, les crises, l'épuisement des matières premières et la pollution dus à l'anarchie et à l'égoïsme de la société actuelle.

Les travailleurs devront détruire l'appareil d'Etat de la bourgeoisie, c'est-à-dire son gouvernement mais aussi son Parlement, ses tribunaux, sa police, son armée et exercer eux-mêmes, directement, le pouvoir, car le bulletin de vote ne peut pas changer la vie.

Les travailleurs n'ont pas de patrie et ils savent qu'un peuple qui en opprime un autre ne peut pas être un peuple libre.

C'est pourquoi les militants qui animent ce journal s'affirment trotskystes, c'est-à-dire communistes et socialistes révolutionnaires et internationalistes.

Responsable de la publication : Michel RODINSON

Composition :

Département Offset-Presses - L.I.T.O. - 236-45-28
4 ter, rue du Bouloi, Paris (1^{er})

Impression :

SIM, 12, chemin du Haut-Saint-Denis - Aubervilliers

Adresser toute correspondance à LUTTE OUVRIERE
B.P. 233 - 75865 - Paris Cedex 18
C.C.P. RODINSON PARIS 6851-10

La majorité a terminé l'année... comme elle l'avait commencée

● Tintin-Chirac

Cette semaine, l'hebdomadaire le plus cité par les commentateurs politiques fut *Tintin*, qui a interviewé Jacques Chirac, « l'homme de l'année ». Et l'ex-Premier ministre et actuel chef du RPR fait part de son expérience aux « jeunes de 7 à 77 ans » qui voudraient savoir comment l'on fait une ascension politique qui fut « l'une des plus rapides dans l'histoire de notre pays ».

Pour cela, nul besoin d'être un enfant prodige. A 13 ans, le jeune Chirac a bien lu *Le zéro et l'infini* de Koestler. Mais il avoue modestement n'être pas « sûr d'en avoir pénétré tout l'intérêt ». Ses lectures favorites étaient les bandes dessinées. Et l'âge ne semble pas y avoir apporté de changement.

Le travail n'est guère utile non plus. Le lycéen Chirac en faisait le moins possible mais de façon toutefois à passer dans la classe supérieure sans avoir de devoirs de vacances.

Quant à la contestation, ça ne paie pas. Lui, Chirac, à 16 ans, a signé et fait signer « l'Appel de Stockholm » contre la bombe atomique, ce qui lui a valu d'être fiché par les flics et enquéulé par son père. Ensuite, son cerveau « a subi une évolution ». Remarquez qu'il est au fond resté pacifiste : « Ainsi, le fait que la France soit exportatrice d'armes (nucléaires) est un élément de décripation et de paix dans le monde ». Des pacifistes de ce genre, on en a besoin pour défendre les profits des marchands de canons.

Mais finalement, à part « de bonnes idées », qu'est-ce qu'il faut pour réussir une carrière politique ? « La première qualité est la volonté. Le reste vient de surcroît ». Eh oui, vous tous, les jeunes de 7 à 77 ans qui manquez de « surcroît », qui n'avez pas de château, qui n'avez pas été Premier ministre, qui n'êtes pas dans les petits papiers de M. Dassault, retenez la leçon : un peu de volonté, que diable !

Vincent GELAS

● Dites-le sans fleurs... ou quand un ministre force sur la bibine

Monsieur Bonnet, ministre de l'Agriculture, avait-il ce jour-là usé et abusé de la « bibine » qu'il décrit tant. Toujours est-il que ses propos à Sud-Radio sur l'avenir des petits viticulteurs ont, sinon le mérite, du moins le cynisme des vérités sans tard.

« Qu'ils crèvent » a-t-il osé déclarer sur les antennes de Sud-Radio, en parlant des producteurs de vin qui seront victimes du futur plan de restructuration des vignobles, plan qui prévoit l'arrachage de 100 000 hectares de plants de vignes.

En tous cas, voici les petits viticulteurs (car ce sont les petits évidemment qui vont faire les frais de la réorganisation, comme toujours, et ils le savent bien d'ailleurs) renseignés sur les grandes lignes d'un plan encore gardé secret. Ce sont eux qui feront les frais de la politique de réduction de la production et de « retour à la qualité » chère au ministre. Bref un plan bien peu nouveau. La seule chose qui change, c'est la façon de le présenter : les gouvernants nous avaient habitués à un langage moins cru, et plus souvent trompeusement rassurant !

Et à ce langage, les 300 viticulteurs qui ont manifesté dans la nuit du 29 décembre, en bloquant pendant un quart d'heure la gare de Lezignan-Corbières dans l'Aude, ont donné la réponse qu'il méritait.

H.M.

● Beullac : des paroles aux actes

Le 20 décembre, Beullac, faisant le bilan de son action ministérielle, déclarait que le ministre du Travail, c'était d'abord le ministre de « l'emploi », de la « solidarité

professionnelles » et des « relations professionnelles ».

Un démenti — un de plus ! — n'a pas tardé à venir, et de son propre ministère, qui plus est.

Le lendemain, en effet, les travailleurs d'un service du ministère du Travail se mettaient en grève, pour la deuxième fois. Ils réclament depuis trois semaines, la réintégration d'un de leurs camarades, militant syndicaliste actif qui, comme par hasard, n'a pas retrouvé sa place dans son service après un stage de formation, alors que des postes y sont pourtant vacants.

Malgré démarches et pétitions, Beullac est resté introuvable. Ce champion du dialogue préfère se concerter... tout seul.

S.M.

● Heureux !

« Vouloir raisonner comme en 1974, c'est ignorer que le monde a changé... », « Il n'est pas possible de répartir le gâteau avant de l'avoir fabriqué... ». Voilà quelques exemples des pensées philosophiques du ministre du Travail. On ne peut pas dire que Beullac soit un homme qui manque de simplicité !

Mais il a une autre qualité : il possède un heureux caractère. Plusieurs milliers de licenciements en Lorraine, un chômage qui s'accroît sans cesse et qui ne trouvera pas de solution en 1977, pas grave tout cela ? L'essentiel, selon Beullac, c'est de ne pas « s'enfermer dans le pessimisme ».

Un homme heureux !

**VENDREDI
14 JANVIER
à 20 h 30**

**MEETING
LUTTE OUVRIERE**

Salle de la Mutualité
24 rue Saint-Victor
75005 Paris
Métro : Maubert Mutualité.

Les exploits de Poniatowski

● Ile d'Yeu : les flics contre les Basques assignés à résidence

Huit Basques espagnols qui avaient déclenché une grève de la faim dans l'église Notre-Dame-du-Port de Port-Joinville, dans l'île d'Yeu, ont été expulsés par les CRS, dans la nuit du 23 au 24 décembre.

Ces Basques sont assignés à résidence à l'île d'Yeu depuis le voyage de Juan Carlos en France, il y a déjà plus d'un mois. Et cela, sans aucun motif. Ils sont sous la surveillance constante de 150 CRS, cantonnés sur l'île spécialement pour eux ! Ils n'ont le droit de sortir que par arrounes de 3 et sont constamment suivis par un fourgon de CRS.

Alors qu'en Espagne, Juan Carlos parle de libéralisation, son compère Poniatowski, décidément plus royaliste que le roi, détient prisonniers huit personnes qui ont le seul tort d'être des réfugiés basques espagnols, fait donner ses flics lorsqu'ils osent protester et les menace d'expulsion.

C'est ainsi que le mardi 28 décembre Poniatowski affirmait que si ces militants assignés à résidence n'étaient pas contents, ils pouvaient repartir l'Espagne ; quant à lui, Poniatowski, il faisait des démarches avec d'autres Etats afin de pouvoir les expulser de France.

Ce scandale a assez duré. Les réfugiés basques assignés à l'île d'Yeu doivent être libérés immédiatement.

L.V.

● Toujours la prison clandestine d'Arcenc

Le 24 décembre, des syndicalistes CGT ont voulu porter des colis de Noël aux détenus de la prison clandestine d'Arcenc, un hangar sur le port de Marseille, où des travailleurs immigrés sont détenus illégalement, généralement avant expulsion.

Ils n'ont pas eu le droit de pénétrer dans la prison, mais les inspecteurs de police présents ont accepté de prendre

les colis pour les remettre à deux détenus algériens.

C'est la première fois que la police reconnaît officiellement qu'il y a des détenus dans cette prison qui est complètement en dehors du contrôle de la justice.

D'autre part, un jeune Algérien, qui y a été détenu sans aucun mandat de dépôt, vient de porter plainte pour arrestation illégale et séquestration.

Une affaire à suivre. Le scandale de l'existence de cette prison clandestine, en marge de toutes les lois et au bon vouloir de la police, doit cesser.

L.V.

Bulletin d'abonnement aux publications de LUTTE OUVRIERE

Je désire m'abonner aux publications suivantes :

LUTTE OUVRIERE (1)

pour une période de un an : prix, 90 F.

pour une période de six mois : prix, 50 F.

LUTTE DE CLASSE pour une période de un an : prix, 50 F.

(mensuel politique publié par Lutte Ouvrière)

CEUX DU TECHNIQUE pour une période de un an : prix, 10 F.

(mensuel destiné aux élèves du Technique et aux jeunes travailleurs, édité par Lutte Ouvrière)

Ci-joint la somme totale de : francs

NOM

Prénom

Adresse

Code postal

Joindre la somme par chèque ou mandat-lettre à l'ordre de Michel RODINSON, CCP PARIS 6851-10. A expédier à : LUTTE OUVRIERE, BP 233 - 75865 PARIS CEDEX 18. (1) Rayer les mentions inutiles.

L'année nouvelle sous le signe des affaires louches du monde capitaliste

Il faut l'assassinat d'un député, ancien ministre, ancien secrétaire général des Républicains Indépendants, le parti de Giscard d'Estaing, rien de moins, pour que se lève, un court instant sans doute, le voile qui recouvre habituellement le côté pile du monde des princes qui nous gouvernent. De même, il faut le ratage d'une gigantesque escroquerie — la vente de faux Startrons, pour 75 millions de francs, à la Libye — pour que quelques révélations paraissent sur le monde des marchands d'armes. Ou encore il a fallu qu'un comptable peu délicat lève le pied avec 800 millions anciens pour que les curieuses et amicales relations entretenues par Marcel Dassault et le fisc viennent à la lumière. Là aussi d'ailleurs pour quelques instants seulement, le silence étant retombé bien vite sur les activités de l'avionneur. Et si, comme l'affirme un hebdomadaire cette semaine, le ministère des Finances continue à enquêter sur les comptes de Dassault, c'est en tout cas dans le plus grand secret par rapport au bon peuple, au nom de qui pourtant il officie.

A l'heure où nous écrivons, les présumés instigateurs de l'assassinat de Broglie n'ont pas encore avoué. Et, alors que Poniowski et ses policiers affirment que tout est clair comme de l'eau de roche et qu'ils ont tout débrouillé de l'affaire en quelques jours, voilà que certains, parmi les proches de la victime ou dans la presse, commencent à faire remarquer que la version actuelle ne manque pas d'invéraisemblances. Sommes-nous à la fin de l'énigme ou au début ? Les policiers ont-ils vendu la peau de l'ours avant de l'avoir tué ? Tenaient-ils à fournir au plus vite une version, et dans ce cas pour brouiller quelles pistes ? L'avenir nous le dira (ou, au contraire, nous dira s'il ne faut pas attendre de réponses).

Pourtant, indépendamment des obscurités de l'enquête et indépendamment des révélations que les prochains jours nous réservent peut-être, il n'en reste pas moins que quelques vérités inhabituelles sont venues sur la place publique.

Ainsi, un héritier d'une vieille famille, possesseur de milliers d'hectares et de millions de francs, participant au conseil d'administration d'une quarantaine d'entreprises, ancien ministre et toujours député, profitait de ses titres, anciens ou nouveaux, pour faire fructifier son capital, trafiquait d'un peu tout, et notamment des armes et du pétrole, s'acquitait avec des escrocs notoires, baptisés pour la circonstance conseillers financiers, était en excellentes relations avec des flics qui étaient aussi des truands (car c'est sur son carnet d'adresses que les policiers auraient trouvé d'abord le nom de l'inspecteur Simonet).

Et cela, tout le monde le savait, tout son monde politique en tout cas. Ce serait à cause de ces relations douteuses que Pompidou n'aurait pas voulu

renommer de Broglie ministre. C'est du moins ce qu'on nous dit maintenant. Ça n'a pas empêché la majorité de continuer à l'accepter comme député.

Ainsi, un policier était en même temps un truand. Et tout le monde le savait, tout le monde policier du moins. Il était ouvertement suspecté d'avoir participé à un hold-up. Tous ses collègues s'étonnaient de son train de vie. C'est du moins ce qu'on nous dit maintenant. Il continuait pourtant à officier à son poste. Bien plus, la direction de la police ne pouvait rien contre lui, parce qu'il avait le bras long, qu'il avait rendu des services à des hommes politiques de la majorité et qu'il était protégé par eux.

Après cela, bien sûr, qui pourrait s'étonner d'autres petites révélations mineures apportées par l'affaire ? L'escroc Varga était sous le coup d'un arrêté d'expulsion depuis 1967. Il était bien connu et même surveillé de près par la police. Il n'avait pourtant nullement été inquiété par cette police, qui expulse chaque année des centaines de travailleurs immigrés simplement parce qu'ils font de la politique ou qu'ils font grève. Et souvent sans même qu'il y ait un arrêté officiel d'expulsion pris contre eux. Dans la France de Poniowski, vous pouvez être escroc, si vous avez des amis députés dans la majorité. Ce qui est inadmissible, c'est d'être un travailleur qui défend ses droits ou les droits de sa classe.

Le même jour, sans pudéur, Poniowski se félicitait de la baisse de la criminalité en 1976 dans le pays et Giscard félicitait la police. Baisse de la criminalité dans les couloirs du métro, peut-être. Mais c'est dans ceux du Palais-Bourbon que Poniowski devrait installer sa police.

Voilà la vraie image du régime dans lequel nous vivons. Voilà ce qu'est réellement la démocratie giscard-poniatowskiste.

Le bon peuple, tout juste bon à mettre un bulletin dans l'urne tous les cinq ou sept ans, est berné, dupé, grugé, trompé et battu, parce qu'il ne sait rien et qu'il ne peut rien savoir des activités et de la nature réelles de ceux qui nous gouvernent, comme de ceux qui composent l'appareil de l'Etat de haut en bas.

Le vrai visage de tous ceux-là apparaît rarement. On préfère nous servir des discours lénifiants des députés ou des ministres plutôt que la vérité sur leurs activités et leurs affaires. Il faut un scandale, une bavure, pour qu'elle se montre un peu.

Mais cela suffit pour qu'au seuil de cette nouvelle année, s'il est un vœu à former, c'est que les travailleurs s'organisent et s'unissent au plus vite, pour se débarrasser enfin et une bonne fois pour toutes des députés-ministres-trafiquants-hommes d'affaires et des flics-truands.

Arlette LAGUILLER

Faux Startrons et vrais trafiquants

Trois hommes, MM. Abbatucci, Georges Starckmann et Claude Dumont, ont extorqué 75 millions de francs lourds à l'Etat libyen en lui vendant de faux « Startrons », ces accessoires militaires permettant de voir la nuit. En guise de Startrons américains, ce sont trois mille vulgaires tubes de ferraille fabriqués à Asnières qui devaient être livrés. En fait, ils n'ont jamais dépassé Madrid. Mais l'argent, lui, a bel et bien été versé aux comptes des trafiquants. Ceux-ci ne peuvent pour l'instant être inculpés de trafic d'armes, puisqu'ils n'ont vendu que des bouts de ferraille. Et pour l'instant ils sont simplement poursuivis par la douane pour infraction à la réglementation sur les changes...

Une partie de la presse a complaisamment insisté sur la malice des fraudeurs. Mais en fait de malice, le grand mérite de Abbatucci consiste à être membre du service internatio-

nal des ventes de la Thomson CSF et d'être un « citoyen au-dessus de tout soupçon » dans le monde des affaires. Abbatucci n'avait plus qu'à trouver quelques complices et à faire croire à l'Etat libyen qu'il traitait avec la Thomson. Il fallait que les complices soient habitués aux fraudes et peu scrupuleux : dans le milieu des affaires, ce fut facile à trouver.

Question fraude, Starckmann, qui participe à plusieurs sociétés, est connu des services des douanes depuis vingt ans et a déjà été condamné à verser une amende de 300 millions d'AF. Question scrupules, pas de problème non plus : Starckmann possède par exemple, dans ses relations d'affaires, un ancien SS, Heinz Polmann, et est apparemment lié au milieu du SDECE (service du contre-espionnage français), déjà mêlé à bien des affaires peu claires. Quant à Claude Dumont, présentement con-

sul de Bolivie, il fut recherché quand il était sénateur de Sétif pour ses activités dans l'OAS... Comme on voit, n'escroque pas quelques cen-

taines de millions qui veut. Il faut pour cela faire partie du beau monde.

Laurent GORDON

Dassault, avions, fraude, démagogie et Cie...

L'affaire Dassault n'est pas terminée. A en croire l'hebdomadaire **Le Point** du 25 décembre, elle ne ferait même que commencer. C'est ainsi que les enquêtes discrètes du ministère des Finances, entreprises après les « révélations » de l'ex-comptable de Marcel Dassault, Hervé de Vathaire, auraient abouti, toujours d'après **Le Point**, à des propositions de redressement fiscal dépassant de loin les 170 millions de francs déjà subis dans le passé.

Comme Marcel Dassault aime bien que ses affaires restent discrètes, il a annoncé son intention d'attaquer **Le Point** en diffamation, réclamant une somme de 100 millions de francs de dommages-inté-

rêts qui, dit-il, sera intégralement versée à la caisse de secours des ouvriers de sa société ! En effet, selon Dassault, **Le Point** lui fait subir un préjudice moral, risque de ternir l'image de la marque, de décourager les éventuels acheteurs d'avions à l'étranger, et donc de créer du chômage dans ses usines !

Comme on voit, Dassault ne fait pas seulement dans la vente d'avions assortie de fraude fiscale et tripatouillages divers. Il fait aussi dans la démagogie. Mais il faut bien dire qu'il semble moins doué pour cette dernière spécialité que pour les premières.

A.F.

● Hausse des prix de 0,8 % en novembre : un blocage-bidon

D'après les statistiques gouvernementales, l'indice des prix de novembre a augmenté de 0,8 pour cent. Ce chiffre semble satisfaire le gouvernement puisqu'il affiche un optimisme mesuré : il viendrait d'obtenir là un premier résultat dans sa lutte contre l'inflation. Pensez donc : en octobre, l'indice s'élevait à 0,9 % et en novembre à 0,8 % « seulement », soit une baisse de 0,1 % ! Et encore, insiste-t-on lourdement, faut-il inclure le relèvement du prix des carburants survenu

en novembre. Sans cela, nous aurions ramené l'inflation à 0,5 pour cent. En somme, le plan Barre commencerait à être efficace et France-Soir n'hésite pas à parler de la « fermeté » du Premier ministre et souligne que l'inflation « marque le pas ».

Pourtant, ces trois mois de

gouvernement Barre sont éloquentes : l'ensemble des hausses se monte pendant cette période à 2,8 % ce qui, sur un an correspondrait à une inflation de 11,2 %, plus que la hausse totale prévue pour 1976 (10,2 %).

Si avec tout cela, on estime

que le « gel des prix » a été efficace, quel sera alors le rythme de l'inflation en janvier, quand les prix seront officiellement libres ? La valse des étiquettes déjà traditionnelle à pareille époque ira bon train. Et la réduction de 20 % à 17,60 % du taux de la TVA sur toute une série d'ar-

ticles, a de fortes chances d'être bien peu efficace pour le portemonnaie des consommateurs.

Décidément, tout ce que le gouvernement sait bloquer, avec un succès certain, ce sont les salaires !

Guy FICHET.

Question de point de vue

200 000 salariés de la capitale sont aujourd'hui payés au SMIC, vient de révéler une étude de la CGT, et sur 2 millions de salariés parisiens, 600 000 gagnent moins de 2 000 F par mois.

Si comme le dit Giscard dans son livre, la société française actuelle se caractérise par l'extension « d'un immense groupe central aux contours peu tranchés », ces 600 000 salariés doivent se trouver bien loin du centre !

P.V.

Dans un article sur les achats de cadeaux pour les fêtes, *Le Figaro* a sans doute rassuré nombre de ses lecteurs : l'austérité ne concerne pas tout le monde. « Avec ou sans plan Barre, la fête reste la fête », titrait l'article.

Certes, l'enquête sur les ventes des grands magasins conclue à un « tableau en demi-teintes ». Mais, ajoute *Le Figaro*, avec ce tableau « contrastent les ventes opulentes que réalisent tous les commerces de luxe ».

Ainsi, chez les grands joailliers comme Cartier « on choisit assez souvent des petits présents de 50.000 - ou

Pas d'austérité pour le caviar

60.000 F ».

Ou encore, dans l'alimentation de luxe, chez Fauchon, on a vendu, par jour, 1 000 kg de foie gras, de 7 à 8 tonnes de marrons glacés, 300 kg de caviar à 1 200 F le kilo. *Le Figaro* ajoute, pour ses lecteurs qui feraient la fine bouche : « pour ce prix, il est vrai, on a droit à du beluga » (c'est-à-dire non pas à de vulgaires œufs d'esturgeon, mais à ceux d'une sorte de marsouin des mers polaires).

Ces consommateurs si raffinés ne vont pas attendre d'avoir avalé leur dernière bouchée pour continuer à prêcher l'austérité aux travailleurs.

QUELQUES PROPOS RECUEILLIS DEVANT CHEZ FAUCHON, PLACE DE LA MADELEINE A PARIS

— Un homme d'affaires :

« Il est indispensable de faire des cadeaux. Les gens n'acceptent pas l'explication de l'austérité. Quand vous avez une relation d'affaires, il n'est pas possible de se restreindre... »

— Un autre :

« Pour moi, les cadeaux se font à des gens qu'on apprécie, qui vous rendent des services commerciaux, ou qui

sont susceptibles de vous aider. C'est indispensable. Et la marque compte. On ne peut pas leur donner des billets de 1 000 F. C'est pour faire plaisir, pas pour donner des pots de vin... »

(La nuance apparaît subtile !).

— Un sage :

« Les journaux ont fait une publicité regrettable sur la vente des produits de luxe qui marche bien. Ce n'est pas heureux d'étaler les tonnes de caviar. Tout le monde n'a pas les moyens... »

Le mot de la fin, en quelque sorte.

● 200 000 chômeurs de plus en 1977



L'Institut de la statistique (INSEE) et l'Organisation de Coopération et de Développement Economique (OCDE) viennent de publier des prévisions concernant l'année 1977 : en particulier, dans le meilleur des cas, le nombre des chômeurs augmentera d'environ 200.000...

Au moment où Giscard et son compère Barre multiplient les déclarations rassurantes — « ça ira mieux demain », a chanté Giscard le soir du réveillon de Noël —, nous expliquant que le plan Barre permettrait de lutter efficacement contre l'inflation, le marasme économique et donc le chô-

mage, les prévisions officielles disent le contraire...

Il ne faut pas s'étonner : les déclarations des ministres sont destinées à camoufler les véritables choix du gouvernement, des choix de classe : le plan Barre va effectivement prendre sa pleine signification au 1^{er} janvier avec la levée du blocage des prix... et le maintien du blocage des salaires ; alors que les allocations chômage ne permettent même pas de vivre et que cent mille chômeurs seulement sur plus d'un million reçoivent 90 % de leur salaire antérieur, la cotisation patronale aux ASSEDIC

passse de 2,4 % à 2,2 %, c'est-à-dire diminue !

En guise de lutte contre le chômage, le fond de la politique gouvernementale a été d'autoriser les patrons à licencier pour améliorer leur productivité ; les patrons ont d'ailleurs sauté sur l'occasion, annonçant un plan de plus de 10.000 suppressions d'emplois pour la seule sidérurgie en 1977.

Pour 1977, la couleur est annoncée : le chômage s'accroîtra pour que les patrons puissent maintenir leurs profits. Mais les travailleurs ont les moyens de déjouer tous leurs plans.

Jean-Jacques FRANQUIER

Chômeurs ou... mercenaires ?

La presse fait état de ce que, aujourd'hui, parmi les jeunes appelés, nombreux seraient ceux qui voudraient s'engager dans l'armée. On commencerait même à refuser du monde !

Jusqu'à ces dernières années, on parlait au contraire de crise des engagements : l'armée avait bien du mal à trouver des jeunes assez fous pour choisir volontairement de rester des années de plus derrière les murs d'une caserne.

Mais maintenant les recruteurs ont trouvé un allié : le chômage. Pour que choisir l'armée puisse avoir un peu de succès parmi les jeunes, il aura fallu la crainte de ne vraiment rien trouver d'autre à faire après le service militaire. Il n'y a pas de quoi être fier pour l'armée !

Mais il n'y a pas non plus de quoi être fier pour la société. Voilà donc le choix auquel elle accule de nombreux jeunes : s'en-

gager dans cette armée qu'il n'y a pas si longtemps, était une des cibles principales de la contestation de milliers d'entre eux, qui est en tout cas détestée par la plupart — ou sinon rester au chômage, sans perspectives et sans ressources.

La jeunesse est sans doute l'avenir du monde, mais le monde capitaliste n'a en tout cas pas d'avenir à lui offrir.

Jean HAINAUT

— ZUP Sainte-Croix à Bayonne : échec à une expulsion —

En ces temps de chômage et d'austérité, les expulsions pour non-paiement de loyer sont fréquentes. Mais les réactions se multiplient aussi. Témoins cette réaction à une expulsion, le mois dernier à Bayonne, qu'un de nos correspondants relate. Un exemple à suivre.

« A la ZUP Sainte-Croix de Bayonne, la solidarité des ha-

bitants a permis d'empêcher une expulsion. Deux jours avant son expulsion, alors qu'elle avait déjà été saisie, une locataire est venue en discuter avec ses voisins. Aussitôt ceux-ci ont fait appel au syndicat des locataires, dont le responsable s'est chargé de faire un maximum de démarches. Les ouvriers de l'usine Bréguet ont été aler-

tés. Le matin, dès cinq heures le responsable du syndicat des locataires montait la garde, rejoint bientôt par une forte délégation des travailleurs qui avaient débrayé. Lorsque la police est arrivée avec les huissiers, ils ont été accueillis par un piquet d'une vingtaine d'ouvriers et tous les voisins et amis des gens expulsés. Deux militantes syndicales ont fermement recon-

duit les huissiers à leur voiture à la grande joie de tous les présents. Le piquet a monté la garde toute la journée et le lendemain matin. Les autres locataires ont pu manifester leur soutien en signant une pétition. A la suite de cela, l'expulsion a été annulée, les meubles réintégrés, un délai de paiement accordé. La solidarité ouvrière a payé ! »

LUTTE DE CLASSE

Au sommaire du N° 41 :

- Le problème syndical dans l'Espagne de Juan Carlos.
- Italie : le PC contraint de gérer la crise sans contrepartie politique.
- La lutte nationale en Afrique du Sud.
- France : unité de l'extrême-gauche, des révolutionnaires ou des trotskystes ?
- Deux conférences internationales.

La nouvelle union syro-égyptienne, fiançailles de gendarmes

Au cours de la récente visite faite par le président syrien Assad à Sadate, annonce a été faite qu'un « bureau politique » allait être mis en place afin de concrétiser l'union égypto-syrienne.

Ce projet n'est pas nouveau. Depuis 1972 en effet, le principe d'une unification de l'Egypte, de la Syrie (et de la Libye) existe sur le papier. Mais seulement sur le papier : loin d'entretenir des relations cordiales, les trois Etats et leurs chefs, tous, à un degré ou à un autre, candidats au titre de chef politique du monde arabe, n'ont pas cessé de s'opposer. Ils se sont même accusés mutuellement de trahison à maintes reprises, quand ce n'était pas de préparer en sous-main un putsch visant à renverser le régime du voisin. Et l'on peut prédire sans crainte de se tromper qu'il en ira de cette nouvelle tentative d'union comme des précédentes, qu'elle sera aussi vite et aussi soudainement oubliée que proclamée.

La fusion de deux Etats ne peut en effet signifier que l'effacement du plus faible devant le plus puissant, et ce, d'autant plus que les Etats syrien et égyptien sont, comme leur homologue lybien, tout sauf démocratiques. Dans ces conditions, pour qu'un nouvel

Etat unique surgisse, il faudrait que l'un des deux disparaisse complètement, avec la perte des privilèges que cela comporterait pour les dirigeants et les dignitaires du régime qui accepterait de passer sous la table. L'échec de la République Arabe Unie, qui devait regrouper — déjà — la Syrie et l'Egypte de Nasser sous l'égide de ce dernier en 1961, en témoigne, tout comme la tentative d'union avortée au bout de quelques mois en 1963 entre ces deux pays et l'Irak.

Aussi le but poursuivi aujourd'hui par Assad et Sadate en ressortant cette vieille histoire d'union, à laquelle non seulement ils ne croient pas eux-mêmes, mais qui, après tant d'échecs, doit même laisser sceptiques leurs peuples respectifs, est-il autre. Il s'agit — ils ne s'en sont pas cachés — d'adopter une attitude commune dans la perspective d'un éventuel règlement au Moyen-Orient et de mettre un terme aux critiques et à la surenchère auxquelles se livraient Assad et Sadate sur le problème palestinien et l'attitude à adopter à l'égard d'Israël.

Quand l'Egypte avait, la première, conclu un accord avec Israël sur le Sinaï, obtenant ainsi la réouverture du canal

de Suez, vitale pour son économie, Assad avait dénoncé Sadate comme un traître à la cause palestinienne.

Quand les troupes syriennes sont entrées au Liban pour briser la Résistance palestinienne et prêter main forte aux Phalanges chrétiennes dans leur lutte contre la gauche libanaise et les Palestiniens alliés, l'Egypte a dénoncé Assad tout aussi violemment.

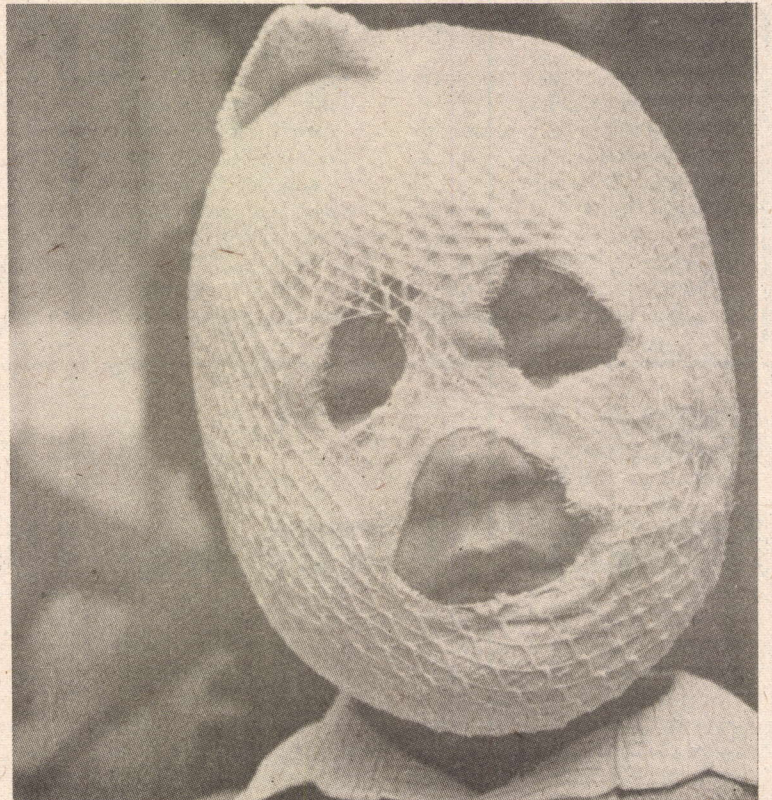
L'accord conclu ou en passe d'être conclu entre Sadate et Assad met fin à cette surenchère, à cette comédie à laquelle ils se livraient devant leurs peuples respectifs, au nom des prétendus intérêts du peuple palestinien. Et ce que Sadate vient de cautionner aujourd'hui, c'est le rôle de gendarme et de bourreau des Palestiniens et de la gauche libanaise que jouent les troupes syriennes au Liban, où sept journaux viennent d'être interdits et où les camps palestiniens sont bloqués par les blindés d'Assad.

Ni les Palestiniens ni les peuples égyptien et syrien n'ont rien à attendre de bon de ces fiançailles de deux gendarmes... pas plus qu'ils ne pouvaient en attendre de leurs querelles démagogiques.

Pierre VERNANT

SEVESO :

Six mois après, les ravages de la dioxine



Ce masque-pansement, les enfants de Seveso atteints par la dioxine doivent le porter en permanence.

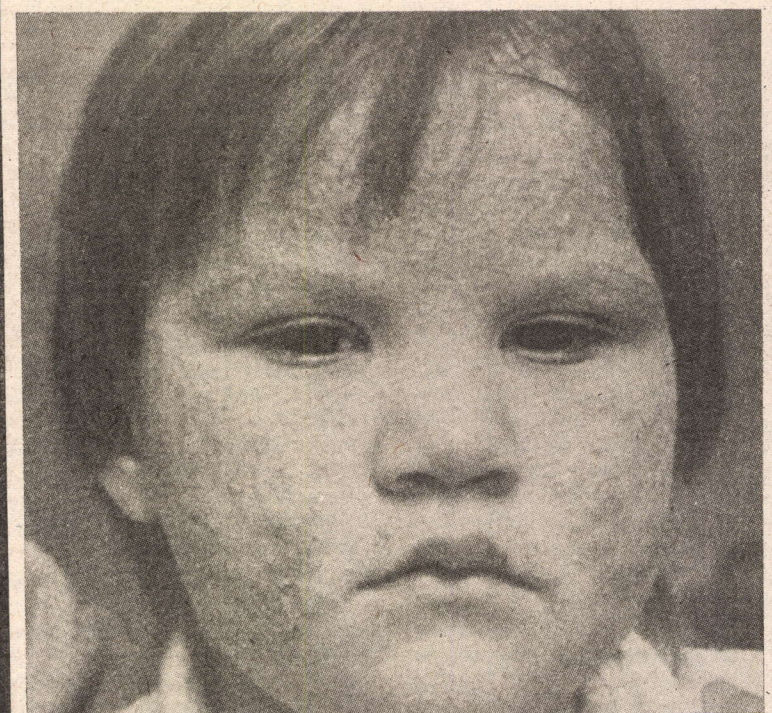
A Seveso, une quarantaine d'enfants ont le visage et le corps boursoufflés par des pustules d'acné chlorée, que le moindre rayon de soleil rend brûlantes. C'est ce que révèle un reportage de Paris-Match.

Seveso, c'est ce bourg d'Italie, voisin de Milan, où le 10 juillet dernier une explosion dans l'entreprise ICESA avait libéré un nuage d'un gaz très dangereux, la dioxine. Si les autorités italiennes et certains médecins multiplient les déclarations rassurantes auprès de la population de la région, celle-ci a en fait tout lieu d'être inquiète. Car aujourd'hui il ne fait aucun doute que les horribles éruptions d'acné chlorée sont à mettre au compte de la dioxine. Et surtout, personne ne sait exactement jusqu'à quel degré de gravité peuvent aller les lésions. C'est qu'en fait, ICESA faisait manier ce produit très dangereux sans précautions rigoureuses, alors qu'il était pourtant connu qu'il entraînait dans la composition des défoliants utilisés au Vietnam et qu'une centaine de travailleurs de firmes anglaises, allemandes et hollandaises ont été intoxiqués par la dioxine ces vingt dernières années — dont deux sont morts peu après.

Les autorités italiennes ne doivent pas avoir la conscience tranquille, car elles refusent de publier le rapport du seul expert, M. Ton That Thut, qui a étudié les effets de la dioxine au Vietnam. C'est qu'en Italie, comme dans les autres Etats capitalistes, les autorités n'exercent guère de contrôle sur les activités des industriels, qui peuvent polluer et jouer avec la santé des travailleurs et de la population sans être réellement inquiétés.

La population de Seveso a dernièrement bloqué l'autoroute Côme-Milan pour protester contre le mépris affiché par les autorités italiennes à leur égard : non seulement on refuse de leur dire la vérité quant aux risques — peut-être mortels — encourus par ceux qui ont été en contact avec la dioxine, mais encore il reste un énorme tas de déchets toxiques mal isolé, six mois après la catastrophe !

Laurent GORDON



Les éruptions sur le visage font mal au moindre rayon de soleil.

L'impérialisme va-t-il faire voler en éclat l'O.P.E.P. ?

Les dissensions qui sont apparues lors de la dernière réunion de l'OPEP entre l'Arabie Saoudite et les Emirats Arabes Unis, d'un côté, et les onze autres pays producteurs de pétrole, notamment l'Algérie, la Libye, le Venezuela, l'Irak et la Syrie, de l'autre, semblent s'être aggravées.

C'est ce que laisse à penser l'annonce officieuse, faite par l'intermédiaire d'un journal libanais, que l'Arabie Saoudite aurait l'intention d'accroître sa production à partir du mois de janvier prochain de 10 %, soit d'environ 1.5 millions de barils par jour. Ainsi, après s'être désolidarisée des autres pays membres de l'OPEP, qui réclamaient une augmentation du prix du pétrole brut de 10 % en janvier et de 5 % en juillet, l'Arabie Saoudite semble vouloir maintenant renforcer sa pression pour qu'ils limitent leurs prétentions à 5 % en tout et pour tout. Bien que l'augmentation initialement prévue soit ridiculement faible par rapport à l'inflation que subissent les prix sur les marchés mondiaux (au moins 30 % depuis la dernière augmentation du prix du pétrole)

et dont ils pâtissent, les « onze » semblaient avoir, dans un premier temps, accepté de reculer et de s'en tenir à 10 %. Mais ce recul n'est pas encore suffisant aux yeux de l'Arabie Saoudite... ou de ses alliés.

Lorsque la situation économique internationale le permettait et surtout lorsque cela servait les intérêts des grandes compagnies pétrolières, l'impérialisme américain a laissé les pays producteurs augmenter leurs prix, ou plutôt rattraper un peu de ce qu'ils perdaient du fait de l'inflation mondiale. Mais il veut rester maître du jeu et montrer aux pays de l'OPEP qu'ils ne pourront obtenir que ce que les dirigeants de Washington voudront bien. Il veut leur démontrer que c'est lui et lui seul qui décidera du montant du « rattrapage » du prix du pétrole à accorder aux pays producteurs. Et il a le moyen d'administrer cette démonstration, comme il le prouve actuellement par l'Arabie Saoudite interposée.

Malgré les élucubrations de la presse sur les « rois du pétrole »,

les pays producteurs qui mettraient l'Occident à la famine, voilà toutes les limites dans lesquelles peuvent se mouvoir les pays sous-développés, fussent-ils producteurs de pétrole. Ils peuvent constituer des fronts de résistance face aux grands trusts et aux grandes puissances. Mais dès que la situation économique s'aggrave, même s'ils comptent en leur sein des pays qui se veulent indépendants et radicaux, ces organismes volent en éclats sous la poussée de l'impérialisme. Et les Etats-Unis viennent de faire la démonstration, avec l'Arabie Saoudite, qu'il ne manquait pas de gouvernements qui lui soient soumis politiquement et économiquement pour se faire, dans ces organismes, les exécuteurs de ses volontés.

Car finalement, les pays producteurs de pétrole dépendent bien plus des pays industrialisés que ceux-ci ne dépendent d'eux. Le déroulement de la négociation actuelle, de ce point de vue, est là pour en témoigner.

Roger MEYNIER

Allemagne Fédérale

Quatorze détenus, membres du groupe Baader-Meinhof, commencent une grève de la faim

L'avocat Klaus Croissant a annoncé que quatorze membres du groupe Baader-Meinhof ont entamé une grève de la faim depuis le 23 décembre.

Ils veulent ainsi protester contre les mesures « d'isolement renforcé » auxquelles sont soumises cinq détenues du groupe, emprisonnées à Lubeck. Elles sont coupées de tout contact entre elles et avec les autres détenues.

Klaus Croissant a affirmé que ces mesures étaient des-

tinées à accélérer l'**anéantissement des prisonniers**. C'est vrai. Les tortures raffinées — isolement total, incarcération dans des cellules entièrement blanches par exemple — ont déjà conduit certains membres du groupe jusqu'à la folie. Ulrike Meinhof elle-même a été retrouvée « suicidée ». Quant aux avocats qui défendent les membres du groupe, ils sont inquiétés, arrêtés et se voient interdire l'exercice de leur métier, quand ils ne se retrou-

vent pas eux-mêmes en prison.

Voici les méthodes que la bourgeoisie allemande emploie contre des opposants radicaux à son régime.

En fait, les prisons allemandes à l'usage des opposants au régime valent bien les asiles psychiatriques où sont enfermés les contestataires en URSS. Mais la grande presse en parle moins, l'opinion publique ne s'en émeut guère !

Sans doute est-ce parce que l'Allemagne de l'Ouest est

supposée être un régime « libéral », dirigé par des « sociaux-démocrates ». Alors, bien sûr, ce n'est pas la même chose !



Avis de recherche des terroristes « anarchistes » dans un bureau de poste allemand. La mort ou les tortures attendent ceux d'entre eux qui tombent entre les mains de la police démocratique d'Allemagne de l'Ouest. (Pascal Lebrun)

URSS

Nouvelle vague de répression

Quelques jours, à peine, après la libération de Boukovski par les autorités soviétiques, en échange de Corvalan, la répression s'abat de nouveau sur les oppositionnels d'Union Soviétique.

Des militants juifs qui devaient assister à un symposium sur la culture juive en URSS ont été internés près d'une semaine. Un candidat à l'émigration en Israël vient d'être condamné à quinze jours de prison pour « houliganisme ».

Mais la répression ne vise pas que les milieux juifs : le cofondateur, en 1969, avec Andreï Sakharov, du Mouvement des Droits de l'Homme, Vladimir Borissov, a été renvoyé une nouvelle fois en hôpital psychiatrique. Une poétesse dissidente de Léninegrad, Youlia Voznesenskaïa a été également arrêtée. Tous deux ont entamé une grève de la faim.

Ces mesures de répression frappent, semble-t-il, tous les courants de l'opposition. Les bureaucrates craignent-ils que l'échange Boukovski-Corvalan, si scandaleux soit-il, ait encouragé les opposants ? Qu'il ait démontré qu'en continuant la lutte dans les pires conditions et sans faiblir, il était possible non seulement de faire sortir les prisonniers des geôles ou des asiles staliniens, mais aussi de faire

éclater le scandale de la répression en attirant l'attention de l'opinion internationale sur les horreurs de celle-ci ?

Les bureaucrates russes ont voulu rappeler que, s'ils ont cédé pour Boukovski, les oppositionnels n'ont pas pour autant gagné d'avance et que les prisons

et les hôpitaux sont toujours là.

Mais comme c'est bien à cause de ceux-ci qu'est née et s'est formée l'opposition, c'est sans doute de nouvelles graines d'opposants que les obtus et honteux bureaucrates du Kremlin viennent de semer.

Pierre MIGENNES.

POLOGNE

Menaces et intimidation contre le Comité de défense des ouvriers

Le gouvernement polonais doit enrager. Il a beau le menacer de ses foudres, lui lancer l'accusation d'être « illégal », le Comité de défense des ouvriers est bien vivant et actif.

Ce Comité avait été créé au lendemain des grèves d'Ursus et de Radom en juin dernier, pour venir en aide aux familles de travailleurs que la répression avait frappées. En quelques semaines, malgré des difficultés de tous ordres, les membres du Comité avaient recueilli d'importantes sommes d'argent dans tout le

pays pour soutenir les ouvriers emprisonnés ou licenciés. Aujourd'hui, le Comité organise la solidarité, notamment en faisant savoir à l'extérieur quel sort la Pologne prétendument socialiste réserve aux ouvriers lorsqu'ils font grève. Et cela, les gouvernants polonais, les Gierk et les Cyrankiewicz, ne peuvent l'admettre.

Alors, tout leur est bon pour tenter de briser la détermination des membres du Comité de défense des ouvriers. Récemment, la milice a perquisitionné au do-

micile de plusieurs d'entre eux et les a interrogés. Mais comme cela ne semble pas suffire, messieurs les staliniens polonais se creusent la tête pour trouver mieux. Et c'est ainsi qu'ils ont menacé l'une des actrices les plus connues du pays, Halina Mikolajska... d'être bombardée d'œufs sur scène si elle n'arrêtait pas de militer au sein du Comité ! Les bureaucrates croient-ils que ceux qui n'ont pas eu peur de leurs poulets, craignent leurs œufs ?

Pierre LAFFITTE.

L'Amérique du Sud à l'ombre des dictatures

La Commission internationale des juristes, qui siège à Genève, a publié un rapport sur les dictatures militaires d'Amérique du Sud.

Ce rapport concerne essentiellement le Chili, le Brésil, l'Uruguay, l'Argentine, la Bolivie et le Pérou. Il dénonce les régimes dictatoriaux en place et les accuse de se livrer à une répression féroce, de violer les droits les plus élémentaires de la personne humaine et de faire de la torture et des mauvais traitements une pratique quotidienne et généralisée.

Mais dans ces pays, ce n'est pas la dictature pour tout le monde. Le rapport décrit aussi l'économie « extrêmement libérale » de ces pays. Les investisseurs étrangers y ont de larges facilités. L'entreprise privée y est protégée. Les capitalistes des pays impérialistes, américains en premier lieu mais aussi allemands, anglais et français, voient dans ces pays un paradis pour leurs capitaux : la main-d'œuvre est bon marché, la classe ouvrière ne peut revendiquer et le régime ne risque pas les aléas du jeu parlementaire.

Mais ces paradis pour les Rhône-Poulenc, Roussel-Uclaf, Michelin et autres Peugeot, sont des enfers pour les populations de ces pays.

Le rapport des juristes de Genève ne nous l'apprend pas, bien sûr. Mais il vient à point pour rappeler, au moment où les dictatures d'Amérique du Sud libèrent quelques prisonniers pour Noël, ce qu'elles sont et qui, derrière elles, en tire les ficelles et en profite : les grands trusts des très démocratiques pays impérialistes.

Jacques LENOIR.

Chine

C'est Chiang-Ching qui avait cassé le vase (Ming) de Soissons

La Conférence nationale sur l'agriculture qui vient de se tenir à Pékin a fourni une nouvelle occasion de stigmatiser la « bande des quatre » et notamment la veuve de Mao Tse-toung, Chiang Ching.

C'est ainsi que l'on a appris que la précédente Conférence sur l'agriculture de l'automne 1975 avait été sabotée par Chiang Ching et ses alliés. Remontant plus loin dans le temps, le **Quotidien du peuple** a publié un éditorial de 1971, consacré à la mécanisation agricole, qui, dit ce journal, avait été empêché de paraître par la « bande des quatre ».

On avait déjà appris que la

femme du Grand Timonier avait, paraît-il, conspiré lors des dernières années de la vie de son mari, lorsqu'il était malade. Il semble a priori un peu plus difficile d'admettre qu'elle ait pu cacher un texte jugé capital par son mari, le défunt Mao, pendant aussi longtemps, alors que celui-ci était encore en vie et lucide. Mais à Hua Kuo-feng, rien d'impossible...

De toute manière, Chiang Ching n'a aucun moyen de se défendre et les vainqueurs d'aujourd'hui sont assurés de trouver dans les œuvres de Mao de quoi condamner toutes les positions passées, réelles ou supposées de « la ban-

de des quatre »... tout comme elle y avait trouvé de quoi se justifier lorsqu'elle occupait le devant de la scène.

Ils n'auront sans doute même pas besoin pour cela de réécrire des textes. Car tous les écrits de Mao peuvent fournir des arguments à plusieurs fractions rivales et simultanément, tant Mao a affirmé des choses et leur contraire.

Ainsi il suffit aujourd'hui à Hua Kuo-feng d'aller chercher les textes de Mao de 1956 pour pouvoir s'attaquer indirectement à l'idéologie de la Grande Révolution Culturelle et très directement à ceux

qui en avaient été les porte-parole.

En tout cas, au moment où la Conférence nationale sur l'agriculture est réunie pour mobiliser les paysans chinois et tenter d'accroître leur ardeur au travail, les nouveaux dirigeants chinois n'ont sans doute pas de peine à trouver quelques textes adéquats dans l'œuvre de feu leur chef qui, tour à tour, défendit le partage intégral des terres des féodaux, puis l'alliance avec ceux d'entre eux qui étaient patriotes, puis la petite et moyenne propriété paysanne, puis la collectivisation.

Pierre LAFFITTE.

dossier

LES LIVRES
et la
LECTURE

LIRE, C'EST VIVRE

■ Lire, c'est vivre : tel était le titre d'une émission consacrée à la lecture par la télévision, il y a environ un an. Au travers de la lecture de pages de L'assommoir, les habitants du quartier populaire parisien de la Goutte-d'Or retrouvaient leurs problèmes, leurs difficultés, toujours actuelles. C'était de leur propre vie que leur parlait l'ouvrage de Zola.

Mais lire, c'est vivre d'une façon encore plus riche, plus générale que cela. C'est d'abord bien sûr se donner le moyen d'accéder au raisonnement, à la connaissance intellectuelle, qui fait de l'homme un homme, en lui ouvrant la voie de la maîtrise de l'univers comme de soi-même.

Mais le livre, ce n'est pas seulement le traité scientifique, l'ouvrage de recherche. C'est aussi le roman, le reportage, le recueil de poèmes... Et son contact permet non seulement de retrouver quelquefois sa propre vie, mais surtout d'en vivre des milliers d'autres, d'éprouver les sentiments les plus variés, de traverser expériences et épreuves multiples, de découvrir des milieux sociaux, des contrées et des époques nouvelles, d'élargir l'horizon individuel à celui de l'humanité tout entière et à son histoire. Aimer lire, c'est une autre façon de manifester son goût pour la vie en société.

Celui qui a pris goût un jour à la lecture ne peut généralement plus s'en passer ensuite. Et si ce goût, ce besoin de lire, qui sont ceux de millions de gens, ne sont pas plus développés dans l'ensemble de la population, c'est que les sociétés d'exploitation qui se sont succédé jusqu'à nos jours n'en ont que faire, quand elles ne cherchent même pas tout simplement à les combattre. Le goût d'une vie plus large et — affectivement, intellectuellement — plus riche, au travers de la lecture, est resté longtemps l'apanage de l'élite oisive. Mais il n'est que de voir comment l'extension de l'instruction primaire — lorsqu'il devint nécessaire pour la bourgeoisie que les exploités sachent lire et écrire — a rapidement mis à jour la soif de connaissances qui existait dans la population laborieuse, pour se rendre compte que ce besoin est général à l'homme, dès lors qu'en est réalisée la possibilité matérielle et qu'il a reçu l'apprentissage nécessaire.

Pour assurer ses profits, le capitalisme n'a certes nul besoin de favoriser le développement du besoin de lire parmi les travailleurs. Le strict minimum indispensable dans une société moderne lui suffit. Et en tant que système, il ne manifeste d'intérêt pour le livre que dans la mesure où il a pu en faire une marchandise comme les autres, susceptible de rentabilité financière. A ce titre, il déverse chaque année sur le marché des milliers de livres et l'édition, à la recherche de débouchés plus vastes, finit même par toucher d'une certaine façon un public plus largement populaire.

Mais pour éprouver la curiosité, l'envie de lire un livre et ensuite avoir l'énergie de le faire, il ne suffit pas d'avoir aperçu des titres et des couvertures sur un rayon de supermarché, même si cela peut dans une faible mesure y contribuer. Il faut aussi et surtout avoir acquis un apprentissage minimum, trouver en soi la disponibilité indispensable. Cet apprentissage, la société capitaliste ne le fournit que sommairement, d'une manière tronquée, et cette disponibilité intérieure, les conditions de vie qu'elle impose à la majorité de ceux qui travaillent, bien souvent, la tuent.

La lecture, activité supérieure de l'homme, trouvera son épanouissement et sa pleine signification sociale dans une société où les êtres humains, libérés des contraintes et des préoccupations liées à la nécessité de « gagner leur vie », auront enfin la possibilité de tout simplement et pleinement la vivre. Car la Révolution sociale, comme disait Trotsky, non seulement conquerra pour l'ensemble des hommes le droit au pain, mais aussi à la poésie.

De la censure... à l'autodafé

Très tôt après la découverte de l'imprimerie, Luther fut le premier, au XV^e siècle, à se servir des livres pour propager ses idées, utilisant pour ce faire des imprimeurs gagnés à sa cause. « Après avoir d'abord tenu la presse pour invention quasi divine, l'Eglise constata avec effroi que cette machine pouvait aussi servir à diffuser des textes hérétiques » écrit Henri-Jean Martin, spécialiste de l'histoire du livre.

Face à cela, la papauté employa la censure, dressant un index d'ouvrages dont la publication et la lecture étaient interdites.

Puis ce fut l'Etat qui prit le relais de la censure. Au XVI^e siècle, le pouvoir royal interdit dans les almanachs toute prophétie d'ordre politique. Jusqu'en 1789, l'absolutisme royal interdit de publier un livre dès lors qu'il ne s'avérait pas orthodoxe sur tous les plans : les gouvernements employèrent largement la censure directe, ou indirecte par les pressions financières.

De tout temps, la censure fut un moyen gouvernemental largement employé pour combattre le danger que représentaient les livres et les idées dont ils étaient porteurs ; et, dans l'URSS des bureaucrates, c'est en véritable système qu'elle est érigée.

Même dans les pays dits « démocratiques », comme la France,

la censure n'a jamais disparu. Pendant la guerre d'Algérie certains livres furent interdits, telle *La question*, de Henri Alleg, qui dénonçait la torture employée par l'armée française en Algérie.

Bien des fois le gouvernement a su prêter main-forte, sur ce plan-là, à ses amis dictateurs africains, en interdisant en France par exemple *Main basse sur le Cameroun*, de Mongo Beti pendant toute une période, ou tout récemment, le 22 octobre, *Prison d'Afrique*, de J.-P. Alata, qui évoque la répression en Guinée.

Outre la censure politique, institutionnalisée en particulier pendant les guerres, il existe une autre forme de censure qui, pour n'être pas officielle, n'en est pas moins efficace. Que la publication d'un livre soit jugée inopportune, ou que celui-ci ne corresponde pas à ses critères habituels, et tel ou tel groupe pourra quasiment en bloquer la vente.

Mais ce sont dans les pays dictatoriaux néanmoins que les mesures les plus extrêmes ont été et sont prises contre les livres.

En Allemagne, le régime nazi fit brûler des milliers d'ouvrages, qu'ils soient communistes ou vaguement teintés de libéralisme ou simplement écrits par des auteurs dont le nom avait une consonance juive. Ce que Goering résumait par la formule : « Quand j'entends le mot

culture, je sors mon revolver ».

En Afrique du Sud, l'odieux rejoint le grotesque, puisque le roman de Stendhal *Le Rouge et le Noir* y est interdit : il se réfère à deux couleurs symboliques, intolérables pour le régime raciste de ce pays.

En Thaïlande, voici quelques mois, comme en Grèce après le coup d'Etat des colonels, en passant par le Chili de Pinochet, les militaires ont fait interdire des centaines de titres et brûler des milliers et des milliers de volumes.

Est-ce si loin de la fiction de ce film de François Truffaut, *Fahrenheit 451*, imaginant une société dans laquelle tout possesseur de livres, que's qu'ils soient, était pourchassé et où tous les ouvrages étaient portés à 451 degrés Fahrenheit, la température de combustion du papier ?

De tout temps, ce sont ceux qui ont lutté contre la conscience et la liberté des hommes, l'Eglise de l'Inquisition, les dictatures fascistes, l'URSS stalinienne, qui ont établi des listes de mise à l'index et brûlé les livres.

Les révolutionnaires socialistes, qui basent leur combat sur la confiance en l'homme et luttent pour l'émancipation de toute l'humanité, trouvent au contraire dans les livres les auxiliaires les plus précieux pour rendre les hommes plus conscients.



Qui lit ?

82 % des jeunes de quinze à dix-neuf ans l'ont lu plus d'un livre par mois. Par contre, plus d'un adulte sur deux ne lit actuellement jamais de livres et seule une minorité de la population fait de la lecture une occupation habituelle : la moitié des livres lus le sont par environ 10 % de la population.

Ce sont les habitants des villes, de condition aisée et ayant fait des études supérieures ou au moins secondaires, qui sont les plus « grands » lecteurs.

Plus de la moitié des cadres supérieurs achètent et lisent beaucoup de livres, contre seulement 9 % des ouvriers. Et 80 pour cent des personnes du niveau des études supérieures lisent, contre 28 % de celles qui n'ont fait que des études primaires.

La campagne est un véritable désert culturel, sans librairie ni bibliothèques. D'après le Rapport du comité de l'édition pour le VI^e Plan, datant de 1971, 82 pour cent des paysans n'ouvrent jamais un livre.

Que lit-on ?

Parmi les genres de livres lus, c'est le roman, sous toutes ses formes, qui l'emporte. Il constitue plus de la moitié des prêts des bibliothèques et, en 1970, 41 % des titres édités étaient des ouvrages de littérature générale. En 1971, ce chiffre était tombé à 35 %. Mais les livres scolaires et les livres pour la jeunesse restaient loin derrière, chacune de ces catégories représentant 15 % des titres édités.

Enfin, en ce qui concerne les bibliothèques, un seul chiffre suffit à juger de la politique de l'Etat en ce domaine. Selon les auteurs de *La bataille du livre*, la Grande-Bretagne consacre 15,70 F par an et par habitant aux bibliothèques publiques, contre 5,25 F en France.

NOTRE PROCHAIN DOSSIER :

La classe ouvrière américaine

- Sa puissance et sa combativité au cours d'un siècle et demi de luttes.
- La situation des travailleurs. La classe ouvrière américaine face à la crise.
- La classe ouvrière et les idées révolutionnaires.

dossier



LES LIVRES et la LECTURE

De l'édition familiale à l'industrie

Au XIX^e siècle, les premières maisons d'édition furent des entreprises familiales et artisanales dont les fondateurs furent des hommes cultivés vivant la profession d'éditeur comme une véritable aventure. Ainsi Ernest Flammarion, petit commis chez un marchand de tissus, devint libraire puis éditeur pour imprimer et faire connaître une œuvre de son frère, *L'astronomie populaire*.

Mais si l'édition ne nécessitait pas et ne nécessite toujours pas de gros investissements, la distribution, par contre, a toujours exigé des capitaux importants. Cela obligea les éditeurs à faire de plus en plus appel aux bons offices des banques, dont l'intervention eut pour conséquence une industrialisation croissante de l'édition.

L'édition, si elle est devenue une industrie, reste néanmoins peu développée. En 1971, d'après le Rapport du comité de l'édition pour le VI^e Plan, elle ne représentait que 13 % de l'activité des industries graphiques. La même année, les deux mille maisons d'édition existant en France, parmi lesquelles quatre cents seulement éditaient de façon régulière, n'employaient, personnel de direction compris, qu'un peu plus de onze mille personnes, soit dix-huit fois moins que Renault. Et en 1974 leur chiffre d'affaires (trois milliards de francs) représentait le tiers des sommes jouées au tiercé.

Editer demeure en effet une entreprise relativement risquée, du fait qu'il est pratiquement impossible d'évaluer à l'avance le succès que telle ou telle œuvre peut rencontrer. C'est ainsi que les éditeurs qui, après le succès de *Papillon*, essayèrent le même genre, firent un fiasco total. Hormis dans le domaine du livre scolaire, où la demande est relativement assurée et régulière, et même prévisible plusieurs années à l'avance, les éditeurs se heurtent, du point de vue commercial, à la faible extension du marché du livre.

C'est pourquoi, pour diminuer les risques financiers, la majorité des titres sont tirés à moins de cinq mille exemplaires. Seulement un livre, à moins d'augmenter considérablement son prix unitaire, ce qui peut d'ailleurs réduire d'autant sa vente, n'est vraiment rentable que lorsqu'il a été vendu à quelques dizaines de milliers d'exemplaires.

Si finalement la plupart des grandes maisons d'édition sont prospères, c'est que les « best-sellers » qui, eux, sont vendus à plusieurs centaines de milliers d'exemplaires, sont des affaires rentables.

Egalement, presque toutes les grandes maisons d'édition tentent de s'assurer un marché un peu plus large en créant leurs propres clubs de vente, dont les membres sont tenus d'acheter chaque année un nombre minimum de livres.

Malgré cela et malgré le recours parfois intensif à la publicité, cent cinquante millions de livres sont chaque année invendus, contre deux cent cinquante millions qui sont achetés. Et le stockage des invendus étant très coûteux, beaucoup sont mis au pilon pour être transformés en carton.

Contrairement aux autres bran-

ches industrielles qui produisent des marchandises correspondant soit à des besoins vitaux soit à des besoins qui peuvent être suscités par des méthodes publicitaires, l'édition produit une marchandise qui ne répond pas, du moins dans la société actuelle, à un besoin ressenti comme vital. Certes, la soif de connaissances existe chez des millions de personnes. Et c'est cela qui explique le succès des encyclopédies, du genre « Alpha ». Mais, sans élévation du niveau culturel de l'ensemble de la population, le marché du livre ne peut que rester un marché étroit et instable.

Les marchands de livres

Globalement, sur 100 manuscrits de romans, 2 sont édités.

En 1972, les éditions Laffont ont reçu 3 253 manuscrits français et étrangers. 81 titres seulement ont été publiés, soit 2,4 %.

C'est le service littéraire de la maison d'édition qui choisit les manuscrits. Ceux-ci sont d'abord lus par des « lecteurs », qui sont parfois des écrivains connus attachés à la maison. Sélectionnés, ils seront transmis à un comité de lecture, qui tranchera. Rejetés, leur auteur en sera parfois informé par une simple formule laconique, sans qu'on daigne lui fournir la moindre explication, ni même toujours lui retourner son manuscrit.

Si le manuscrit passe tous les obstacles, l'auteur est alors contacté et signe un « contrat d'édition ». Il n'en a pas fini pour autant avec l'éditeur, car celui-ci peut lui « suggérer des modifications », lui imposer de revoir certains passages ou d'en supprimer d'autres, voire même lui adjoindre quelque chose pour effectuer toutes ces modifications à sa place.

Le premier critère de sélection est, bien entendu, celui de la réussite commerciale escomptée. Robert Laffont le reconnaît d'ailleurs dans son livre (Robert Laffont, éditeur) :

« Nous sélectionnons de préférence les ouvrages que nous pensons pouvoir défendre le mieux. (...) Il y a de ce fait des œuvres de qualité que nous écartons ».

Comment mieux reconnaître que l'éditeur se soucie bien plus de la façon dont le livre se « défendra » sur le marché, c'est-à-dire dont il se vendra, que de sa valeur littéraire ?

Il faut cependant faire une part à certains éditeurs, soucieux de promouvoir le livre de qualité, dont ils pensent qu'il présente un intérêt culturel, et qui ne raisonnent pas seulement en termes de « rentabilité commerciale ». Ce sont souvent d'ailleurs des éditeurs militants (Maspéro, les Editions des Femmes...) ou de petites maisons, sans grands moyens publicitaires ou financiers.

le livre sous la

Le livre et son histoire: quelques dates

Au Moyen Age, un manuscrit réalisé par un seul moine copiste demandait trois ou quatre mois de travail. Et le livre, exclusivement religieux, ne sortit des abbayes, où il était produit et utilisé, qu'au XIII^e siècle, avec les débuts de l'université.

Au milieu du XV^e siècle, la découverte par Gutenberg de la presse à imprimer et des caractères mobiles permit d'étendre sensiblement la diffusion du livre. Le premier livre imprimé par Gutenberg, une bible, fut tirée à trois cents exemplaires.

Mais, pendant trois siècles et demi, les livres restèrent réservés à une élite, chaque titre étant imprimé à mille ou deux mille exemplaires seulement. Les seuls livres que conquirent, au XVII^e et au XVIII^e siècles, les couches populaires furent les livres de colportage : calendriers, livres religieux illustrés et romans de chevalerie, qui sortaient des presses par milliers et que l'on

lisait le soir à la veillée. Les colporteurs diffusaient également les ouvrages et les pamphlets interdits, ce qui valut à bon nombre d'entre eux d'être embastillés par le pouvoir royal.

Dès le début du XVI^e siècle, avec l'apparition des « formats portatifs », les livres cessent d'être des œuvres que l'on consulte uniquement dans une bibliothèque. Mais ils restent surtout des livres de luxe, pour lesquels banquiers et financiers dépensaient des sommes considérables afin de se constituer des bibliothèques personnelles bien garnies. Tant par leur aspect extérieur que par leur contenu, ils portent la marque des classes possédantes auxquelles ils sont destinés.

Au XVIII^e siècle les livres, objets précieux, élégamment illustrés et recouverts de belles étoffes, sont à l'image d'une littérature galante et frivole.

Le livre ne commencera à

se « démocratiser » qu'au XIX^e siècle, avec la révolution industrielle, l'invention de la machine à fabriquer le papier et l'apparition de la presse à vapeur permettant une production plus rapide, à moindre prix, et de multiplier les tirages. C'est à cette époque qu'apparaissent les grands éditeurs : Delagrave, Colin, Hachette, Larousse et Dunod.

Cependant l'édition ne connut son véritable essor qu'à la fin du siècle dernier, après le vote de la loi sur l'enseignement gratuit et obligatoire et la loi libéralisant les professions d'éditeur et de libraire. La plupart des ouvrages continueront pourtant à être tirés à environ deux mille exemplaires. Mais en vingt ans, de 1877 à 1897, L'assommoir de Zola sera vendu à cent cinquante mille exemplaires. Sans compter qu'à l'époque de nombreux romans, publiés en feuilleton dans des journaux tirant à un million d'exemplaires, touchèrent un vaste public.



La Foire au livre, à Francfort, un symbole éloquent de cette marchandise qu'est le livre dans la société capitaliste. (AFP)

Les groupes

L'industrie du livre, pour avoir gardé certains aspects artisanaux, n'en est pas moins une industrie fortement concentrée. Deux grands groupes, Hachette et les Presses de la Cité, font à eux seuls près du tiers du chiffre d'affaires de l'édition française. Si on leur ajoute le groupe Gallimard et le groupe Bordas, qui règne sur l'édition scientifique, on arrive à une part bien plus importante : selon les chiffres du Syndicat national de l'édition, sur 350 éditeurs recensés, 21 maisons représentent 58,2 % du chiffre d'affaires de l'édition. Et, dans ces 21 maisons, les quatre groupes cités plus haut interviennent 16 fois.

En effet, certaines maisons sont en fait des filiales de ces groupes. Gallimard contrôle ainsi Denoël, le Mercure de France, les éditions de la Table Ronde. Le groupe des Presses de la Cité contrôle les éditions Fleuve Noir, Plon, Julliard, 10/18, Christian Bourgois et le club France-Loi-

sirs. Quant à Hachette, il a absorbé, entre autres, Stock, Grasset, Fayard, Pauvert, la librairie des Champs-Élysées et récemment Marabout.

L'absorption des filiales se fait souvent par l'intermédiaire des réseaux de distribution. Car, plus que l'édition, c'est la diffusion qui coûte cher. Etre distribué dans des milliers de points de vente nécessite, pour un éditeur, de construire à grands frais son propre réseau de distribution ou de passer par ceux qui existent, c'est-à-dire ceux des grands groupes. Ce n'est d'ailleurs pas pour rien que la rupture, en 1970, de l'accord qui liait Gallimard et Hachette s'est traduite, outre le lancement par Gallimard de sa propre collection de poche, Folio, par la mise sur pied de la « So-dis ». Cette société de distribution diffuse maintenant les titres de toutes les maisons du groupe Gallimard, qui avaient jusque-là recours au réseau Hachette.

Hachette :

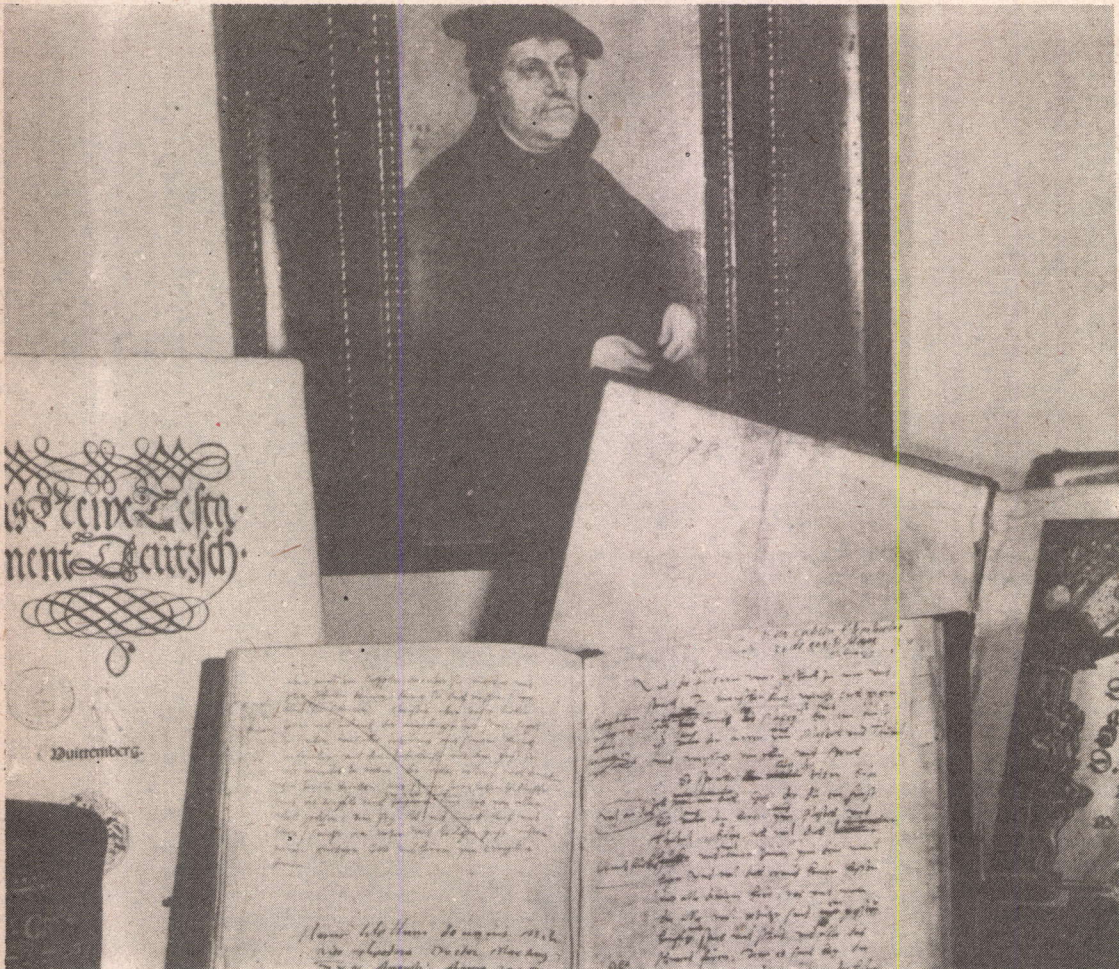
" la pleuvre

De tous les groupes de l'édition, c'est sans conteste Hachette le plus important. Le « trust vert » réalise un chiffre d'affaires de l'ordre de 6 milliards de francs, l'équivalent de celui de la CGE. Il est le numéro Un mondial de sa spécialité.

Mais cette réussite, cette envierie multinationale, Hachette ne les a pas acquises seulement à travers l'édition. Il les doit à la diversification de ses activités.

Le trust Hachette, derrière lequel on trouve la Banque de Paris et des Pays-Bas (Paribas), en plus des livres qu'il édite, réalise plus de 20 % de la diffusion du livre en France. Il a le mono-

loi du profit



Au temps de Luther, en même temps que véhicule des idées nouvelles, le livre était un objet précieux. (AFP)

Le livre de poche : pour lire et faire lire

Depuis la création, par Hachette en 1953, de la première collection de livres de poche, le nombre des lecteurs de livres en France n'a pas progressé de plus de 1 %, et cette progression n'est pas forcément due au seul livre de poche.

Que le livre de poche, malgré un prix nettement inférieur à celui des autres livres, n'ait pas permis d'élargir sensiblement le public des lecteurs de livres, confirme que le faible développement de la lecture n'est pas dû uniquement au coût élevé des livres, mais reflète principalement le niveau de culture peu élevé de l'ensemble de la population.

Néanmoins, la multiplication des collections de poche, d'accès facile dans les grands magasins et

les gares, constitue un progrès incontestable.

En créant une formule de livre bon marché, les éditeurs n'avaient certes pas des buts désintéressés. A l'origine d'ailleurs, seule une maison disposant de capitaux importants et d'un bon réseau de diffusion — c'était le cas de Hachette —, pouvait espérer accroître nettement ses chiffres de vente et rentabiliser ainsi ses investissements de départ.

De ce point de vue, la réussite a été totale puisque les tirages de livres de poche se comptent aujourd'hui en centaines de milliers d'exemplaires — plusieurs tirages ont même dépassé le million — alors que le tirage moyen des livres est de l'ordre de quinze mille exemplaires. C'est ainsi qu'au cours des vingt-cinq dernières années, près de quatre mille ouvrages, en texte intégral et sous une présentation agréable et maniable, ont été mis sur le marché et donc achetés à plusieurs millions d'exemplaires.

Les collections de poche ont, sans conteste, permis, à ceux qui lisaient déjà, les étudiants et les jeunes en général, de lire davantage, non seulement parce qu'ils peuvent acheter plus de livres sans dépense supplémentaire, mais aussi parce que les livres de poche sont des livres qu'on prête et qu'on échange plus facilement que les « beaux » livres. Et parce qu'entre amis on discute des livres que l'on a lus et que l'on a aimés, de là naissent de nouveaux échanges et de nouveaux achats.

A la différence des livres bien reliés, voire même de luxe, qui servaient et servent parfois encore d'éléments de décoration sur les rayons de la bibliothèque,

les collections de poche ont l'immense mérite de permettre à des milliers et des milliers de personnes de découvrir ou de mieux connaître Balzac, Hugo ou Zola, ou même d'oser ouvrir des livres réputés pour être exclusivement accessibles à une élite cultivée.

De cela, tous ceux qui ont le goût de lire et de le faire partager aux autres, ne peuvent que se réjouir.

Les "best-sellers" : Un bon livre est un livre qui se vend bien ...et qui rapporte

Les Misérables, Les Mystères de Paris, ou même... La Bible avaient été à leur manière et avant l'heure, des « best-sellers ».

Mais avec l'industrialisation de l'édition du livre, le « best-seller » a pris une importance sans précédent. Jusqu'à un passé récent, le « best-seller » fut la consécration du succès auprès du public, à défaut de consacrer toujours un réel talent. Mais aujourd'hui, les industriels du livre ne veulent plus se contenter de constater que tel livre se vend bien ; ils se font fort de fabriquer des « best-sellers ».

Que l'équipe de football de Saint-Etienne gagne un match, et les éditeurs se hâtent de publier les souvenirs de Rocheteau ou de Larqué. Et dès avant le résultat des élections américaines, deux biographies de Carter furent imprimées et se retrouvent du jour au lendemain dans tous les kiosques et toutes les librairies.

En exploitant les courants de la mode, les éditeurs lancent sur le marché à l'aide d'une campagne de publicité des ouvrages baptisés « best-sellers » avant même qu'ils aient trouvé leur premier lecteur. Le succès d'un livre tel que Papillon entraîna une véritable ruée des éditeurs vers les souvenirs de n'importe quel

écrivain à la mine assez triste pour donner l'impression d'avoir connu Cayenne. La qualité littéraire et la richesse de l'expérience transmise importent peu dans cette affaire, pourvu que le manuscrit soit « dans le vent ».

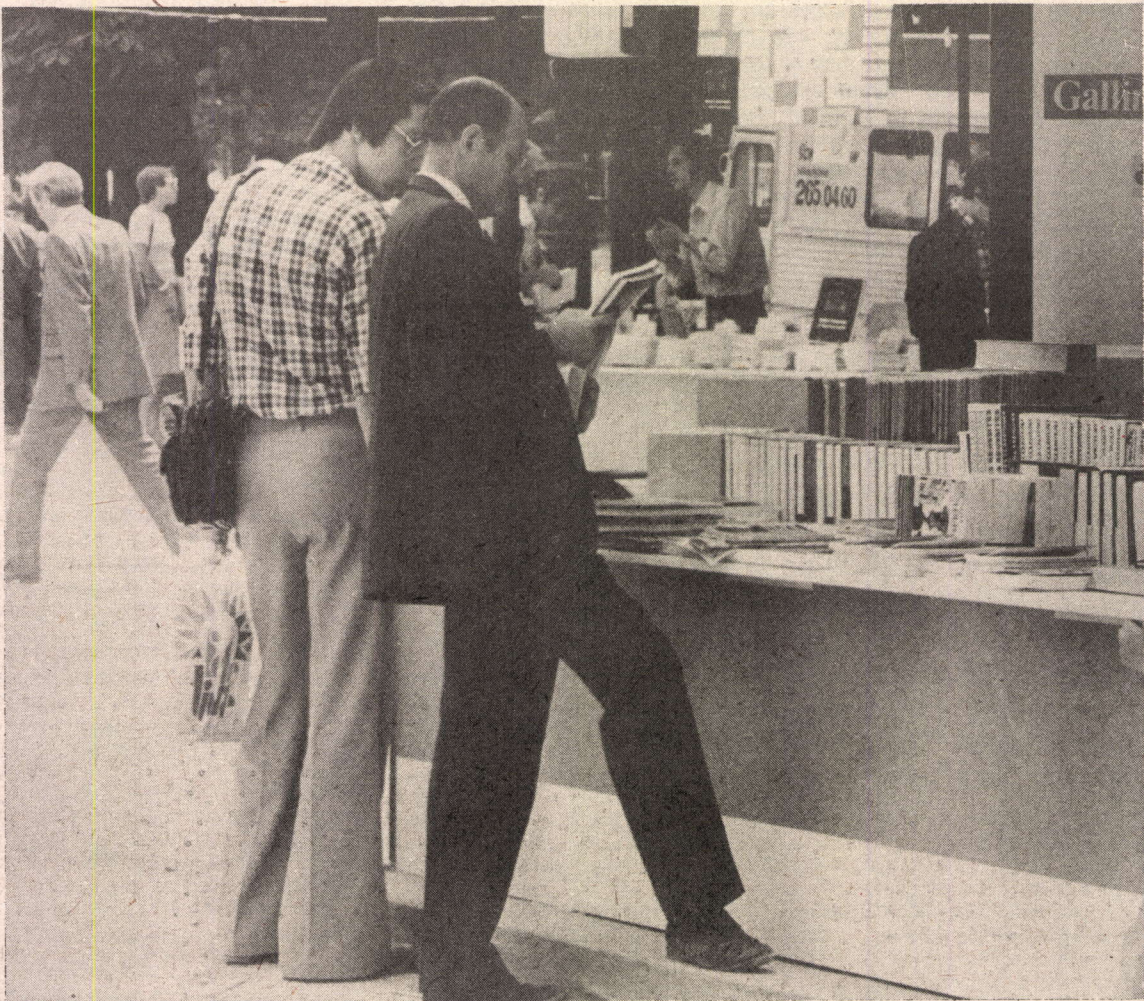
Les résultats sur le développement de la lecture ? D'un côté la promotion des « best-sellers » a tout de même pour effet d'inciter un plus grand nombre de gens à lire des ouvrages dont la qualité première est certes de correspondre d'abord aux goûts du jour, mais qui ne sont pas forcément toujours mauvais pour autant. Le revers, c'est que la promotion à grands coups de publicité du texte susceptible de « marcher » constitue une censure indirecte contre tous les manuscrits qui n'auraient que peu de chances de devenir des gros tirages.

A cette variante près qu'il est sans doute plus difficile dans l'édition que dans l'industrie de trouver le produit dont le succès est garanti, ce sont finalement toutes les caractéristiques de la production capitaliste de masse que l'on retrouve avec la production des « best-sellers » : la marchandise est mise à la disposition d'un public plus large, mais la qualité du produit a souvent à souffrir de l'industrialisation de sa production.

verte "

pole des bibliothèques dans les gares, stations de métro, aéroports et dans certains hôpitaux, ce qui représente environ 1.200 points de vente. A travers les NMPP qu'il contrôle, il a le quasi-monopole de la diffusion de toute la presse quotidienne et périodique. Il a également des intérêts dans RTL. Sa filiale Sonopresse est la première maison de diffusion de disques en France.

Dans des secteurs, voisins, Hachette ou Paribas contrôlent plusieurs papeteries, l'imprimerie Brodard et Taupin (où sont imprimés les Livres de poche), des sociétés de transport automobile, de publicité, de drugstores, etc. Sans parler des filiales ou agences qu'il entretient dans une trentaine de pays.



dossier



LES LIVRES
et la
LECTURE

Le livre, un allié naturel de la classe ouvrière

Dès sa naissance au XIX^e siècle, le mouvement ouvrier contesta à la bourgeoisie son privilège de la culture, de la même manière qu'il lui contestait ses privilèges matériels. Le livre était considéré comme une arme à conquérir par tous ceux qui luttèrent pour transformer consciemment la société. Des bibliothèques furent créées dans les premières Bourses du Travail et partout, des cercles de militants ouvriers se constituèrent, d'abord bien souvent pour apprendre à lire et aussi pour discuter de leurs lectures.

Et en 1917, après la Révolution russe, dans un pays où la majorité de la population était analphabète, les travailleurs envahirent les écoles pour apprendre à lire. Ils demandaient partout que des conférences sur les sujets les plus divers soient organisées ; partout régnait une soif d'apprendre et de connaître.

Aujourd'hui, après plusieurs décennies pendant lesquelles les réformistes et les staliniens ont obscurci et chloroformé la conscience du prolétariat, cette tradition a été abandonnée par les grandes organisations ouvrières.

C'est pourquoi actuellement, la lutte pour faire renaître les traditions socialistes et révolutionnaires passe aussi par ce combat pour la culture, à travers lequel les travailleurs gagneront confiance en eux-mêmes et en leurs propres capacités.

Certes, seul un Etat ouvrier pourra permettre à l'ensemble de la population d'atteindre un haut niveau de culture. Mais c'est en apprenant dès maintenant dans les livres à connaître et à comprendre leur propre passé et la société actuelle, que les travailleurs prépareront l'avenir. Les livres, parce qu'ils sont le support essentiel de la culture, constituent pour chaque travailleur un moyen privilégié d'œuvrer à la libération de sa classe.

C'est dans les livres que les travailleurs puiseront l'aliment et la justification de leur conscience révolutionnaire, qu'ils apprendront, selon le mot de Pelloutier, « la science de leur malheur ».



Le livre et le film : deux moyens d'expression et de culture qui se complètent, bien plus qu'ils ne se supplantent l'un l'autre.

LA LECTURE, UN MOYEN DE CULTURE PRIVILEGIE

Dans certains milieux d'extrême-gauche, ce sont souvent les mêmes qui nient à la fois tout rôle éducatif et culturel à la télévision telle qu'elle est actuellement et qui font des techniques audio-visuelles, une panacée dès lors qu'elles sont... entre leurs mains.

L'image et le son ont certes l'avantage d'être moins austères en général que le livre, et il est prévisible que les techniques audio-visuelles sont appelées à connaître, dans une société débarrassée du profit, un essor sans précédent et à devenir de puissants moyens d'information et d'éducation.

Mais ne serait-ce que sur un simple plan technique, la lecture reste le moyen qui permet, dans un laps de temps donné, de brasser le plus grand nombre d'idées : un lecteur moyen lit trois fois plus vite qu'il n'écoute et un bon lecteur, six fois plus vite.

Mais surtout, la culture par l'image et le son ne peut qu'être plus frustrante et en tout cas incapable d'être aussi riche et nuancée que la culture que l'homme peut puiser dans les livres. Car l'homme ne peut atteindre le même niveau de culture lorsqu'il se contente de regarder et d'écouter ce qui, à la différence de la lecture, n'impose pas la réflexion individuelle.

De même qu'en écrivant, on discipline sa propre pensée, la lecture permet une réflexion

plus rigoureuse et plus précise.

Certes, le patrimoine culturel ne se réduit pas uniquement aux écrits, mais les livres restent les outils essentiels et même indispensables pour accéder à l'ensemble des connaissances techniques, scientifiques et artistiques. Et pour tout ce qui tou-

che au raisonnement, il constitue un moyen de culture irremplaçable, ou du moins, dont on ne voit pas par quoi il pourrait être remplacé, le langage écrit restant l'instrument de communication le plus achevé et le plus perfectionné qu'ait inventé le cerveau humain.

LA TELEVISION ET LE CINEMA CONCURRENCE-ILS LE LIVRE ?

Le développement considérable des techniques audio-visuelles a amené certains, dont le sociologue canadien Mac Luhan, à prédire la « mort du livre ». Selon les statistiques connues actuellement, cette prophétie semble pourtant loin d'être en voie de se réaliser.

Ainsi en Angleterre, depuis 1950, si le développement de la télévision a fait chuter la fréquentation des cinémas, par contre il n'a pas empêché le nombre de lecteurs de progresser.

Dans certains cas même, la télévision et le cinéma ont parfois fait grimper les chiffres de vente de certains livres de manière spectaculaire. Quand en Grande-Bretagne, la *Dynastie des Forsyte* a été portée à la télévision, ce livre est passé de trente mille à un million d'exemplaires vendus chaque année. En France, des livres comme *Les Rois maudits* ou *Jacquou le croquant* ont gagné des milliers de nouveaux lec-

teurs lorsqu'ils ont été adaptés en feuilletons télévisés.

L'éditeur Robert Laffont rapporte également que le lendemain du passage de Francis de Mazière à l'émission télévisée *Le magazine des explorateurs*, son livre *Fantastique Ile de Pâques* s'arrachait en librairie et passait, en quelques semaines, d'un tirage de 20 000 à 200 000 exemplaires. Et plus récemment, le P-DG de Stock expliquait à France-Inter que la vente du livre *Vol au-dessus d'un nid de coucou* était passée de mille exemplaires en 1965, à cent mille exemplaires après la réalisation du film.

Tous ces chiffres montrent à l'évidence que, loin de se concurrencer, la télévision et le cinéma d'une part, et le livre d'autre part, peuvent au contraire être complémentaires — ce que savent fort bien les éditeurs qui, dès qu'un de leurs titres est adapté à la télévision ou au cinéma, s'empressent de modifier grâce aux photos des acteurs, les couvertures de leurs livres.

Pour bien commencer

Quelle que soit la force du goût que l'on porte à la lecture, il n'est bien entendu pas possible de faire face à la quantité d'ouvrages qui sont publiés régulièrement de nos jours. Il faut bien faire un choix. Parmi les parutions relativement récentes, nous recommandons particulièrement à nos lecteurs les livres ci-dessous qui, à des titres divers, sont tous intéressants. Rappelons que nous avons déjà donné une sélection de livres dans notre dernier numéro.

ROMANS

LE MEDECIN DE CORDOUE, de Herbert Le Porrier - Collection J'ai lu - 7,80 F.

A travers le récit romancé de la vie du Maïmonide, médecin et philosophe cordouan, la vie de l'Espagne, celle du monde

musulman et des colonies juives au XII^e siècle.

L'ARMENIEN, de Clément Lépidis - Livre de Poche - 6,50 F. Belleville, des années 30 à l'après-guerre. Récit chaleureux sur la vie de la communauté immigrée de ce quartier.

AU PLUS NOIR DE LA NUIT, par André Brink - Stock - 55 F.

Roman intéressant d'un écrivain sud-africain blanc qui s'élève contre le système d'Apartheid de son pays.

LE PREMIER MAITRE, de Tchingiz Aitmatov.

Trois nouvelles écrites dans les années Soixante par un auteur soviétique, qui racontent de

façon attachante la vie quotidienne dans l'Asie soviétique.

DOCUMENTS

MACHINES A DORMIR, de Marie-France Moulin - Cahiers Libres - Maspéro.

Un document précis, bien documenté et facile à lire sur les conditions de vie des travailleurs immigrés en France.

DOSSIERS NOIRS DU RACISME DANS LE MIDI DE LA FRANCE, de F.N. Bernardi, J. Dissier, A. Augrand, A. Panzani - Le Seuil, collection Combats.

Ce petit livre, écrit par quatre journalistes, dénonce les cri-

mes racistes commis ces dernières années dans le Midi de la France.

LA DEMOCRATIE A SACRAMENTO, de Jacques Arnaut - Editions Sociales - 20 F.

La démocratie américaine démythifiée, à travers un reportage sur la vie politique à Sacramento, capitale de la Californie, le plus riche des Etats américains.

COMPRENDRE LE LIBAN, de Sella Accaoui et Magida Salman - Editions Savelli - 12 F.

Petit livre écrit par deux militants trotskystes, qui se propose d'expliquer les origines et le déroulement de l'actuel con-



L'ECRITURE, UNE MERVEILLEUSE INVENTION DU CERVEAU DE L'HOMME

L'apparition du langage marque une étape d'une importance décisive dans l'évolution de l'espèce humaine ; ainsi naissait pour chaque homme le moyen de multiplier et d'enrichir sans cesse ses relations avec les autres êtres humains.

En l'absence de telles relations sociales, le cerveau de l'homme n'aurait pu atteindre le haut degré de développement qu'il a de nos jours, et l'homme ne se distinguerait pas, par son développement intellectuel, des autres mammifères supérieurs.

C'est également l'évolution des rapports sociaux qui amena l'homme à éprouver le besoin d'écrire, « puisque les plus anciennes formes d'écritures connues, qui datent de cinq à six mille ans, eurent pour but de conserver de manière durable, en les gravant, les termes des premiers échanges économi-

ques et les généalogies des empereurs.

De même que l'invention et les perfectionnements des outils entraînèrent le progrès économique, l'écriture et la lecture permirent d'accumuler et de transmettre un capital culturel que la simple tradition orale n'aurait pu conserver et sans lequel des branches entières de la pensée humaine n'auraient jamais existé.

L'invention de l'écriture fit faire un bond prodigieux au développement intellectuel de l'humanité : alors que la vie est apparue à la surface du globe, voici environ un milliard d'années, il n'a fallu, estime-t-on, que deux à trois mille ans pour passer d'une écriture où chaque objet était représenté par un dessin plus ou moins stylisé, à l'écriture alphabétique, support des idées et des abstractions.

LES ROMANS POLICIERS ET D'ESPIONNAGE

Les romans policiers et d'espionnage, parce qu'ils ont les faveurs des classes populaires, sont ceux que l'on trouve en plus grand nombre, et parfois exclusivement, dans les tourniquets des kiosques de gare ou chez le marchand de journaux du coin.

Leur formidable succès — ils constituent les meilleures ventes des collections de poche — ne garantit certes pas automatiquement leur qualité. Il est d'ailleurs banal de constater que cette littérature spéculait souvent sur des préjugés tels l'anticommunisme, le racisme ou le mépris des femmes.

Editeurs et auteurs à la recherche de la réussite commerciale utilisent et réutilisent tous les ingrédients qui ont fait la preuve de leur succès, si bien que les héros, tellement stéréotypés, n'ont aucun mal à survivre à leurs auteurs. Ainsi, après la mort de Jean Bruce en 1962, sa femme a poursuivi à son compte la série des OSS.

De là à qualifier les romans policiers de littérature médiocre et sans intérêt, il y a un pas que, dans certains milieux intellectuels, on n'hésite pas à franchir. Mais pas plus qu'il n'existe de littérature noble, il n'existe pas de « sous-littérature ». Il en va de même pour les romans dits « classiques » et les romans policiers : il en est de

bons et de mauvais.

Dans l'esprit de la majorité des gens, les « policiers » sont considérés, parce que ce sont souvent des livres d'aventure et d'action comme étant d'accès plus facile. Lorsqu'on a un peu de temps libre, dans les transports en commun ou le soir en rentrant chez soi, la lecture d'un livre policier constitue un passe-temps agréable qui permet d'oublier pendant une ou deux heures les soucis quotidiens, même si cette détente et cette évasion, il est bien d'autres livres qui peuvent la procurer et il est de nombreux romans considérés comme littéraires qui ne sont pas plus difficiles à lire qu'un roman policier.

Bien des gens parmi ceux qui lisent des livres policiers ou des romans un peu mièvres, hésitent à lire autre chose, à la fois par manque d'habitude et par une sorte de respect envers une culture à laquelle ils n'ont pas eu accès. Pourtant, le goût des classes populaires pour ces livres montrent que l'immense majorité d'entre eux aspirent à connaître d'autres vies, d'autres expériences et d'autres situations, et il faut souvent bien peu de choses — une discussion avec un camarade de travail ou un voisin de palier — pour faire naître l'envie de lire d'autres livres.



L'avenir du livre

Alors que des centaines de milliers d'années séparent l'époque actuelle des premières manifestations connues de l'espèce humaine, il n'aura fallu que quelques siècles à l'humanité pour accumuler dans de nombreux domaines un énorme capital de connaissances, et connaître, ne serait-ce qu'au cours des trois derniers siècles, des progrès scientifiques jusqu'alors insoupçonnés par la plupart des hommes. La conquête de l'espace, qui en est aujourd'hui à ses balbutiements, représentait elle-même, voici quelques dizaines d'années, un rêve irréalisable pour la grande majorité de la population.

Et pourtant, ces immenses progrès se sont accomplis dans une société divisée en classes, où quelques hommes seulement, à chaque génération, eurent le loisir et la chance de se consacrer, leur vie durant, à l'activité intellectuelle.

Aussi, c'est dire que dans la société de demain, où tous

les besoins matériels seront satisfaits et où tous les hommes auront accès à la culture et pourront développer au maximum toutes leurs facultés intellectuelles, l'humanité connaîtra à nouveau de formidables progrès scientifiques et techniques.

Dans la société socialiste où l'extrême richesse des relations sociales affectives et culturelles sera la condition du plein épanouissement individuel de l'homme, le goût de la lecture, comme plus généralement le désir de se cultiver, deviendra pour l'homme un besoin aussi vital que l'est le besoin de manger ou de dormir.

Cette aspiration à la culture, que des millions de gens ressentent aujourd'hui plus ou moins consciemment trouvera alors de multiples moyens et occasions de se réaliser. Au cours de son existence, chaque homme pourra sans doute vivre plusieurs autres vies, connaître de nombreux pays et peut-être séjourner sur d'autres

planètes. D'autres moyens d'expression culturelle inconnus de nos jours, apparaîtront probablement.

Mais il est probable également que la lecture — et donc l'écriture — conservera sa place de moyen de communication et de culture, si non privilégié, du moins essentiel. Et cela à côté d'autres moyens d'expression, de la même manière qu'elle a coexisté de nos jours avec la musique, la sculpture, la peinture.

Parce qu'au regard de l'histoire de l'humanité, la vie d'un homme est éphémère, la lecture restera pour l'homme socialiste ce merveilleux moyen capable d'un instant à l'autre de transporter par la pensée, dans le temps et dans l'espace.

Car si la lecture d'un livre est une action individuelle, elle est aussi un acte social par excellence, qui constitue à chaque fois, une nouvelle « aventure » permettant d'entrer en contact avec une fraction de la société des hommes.

l'année...

flit libanais.

MARTYRE DU LIBAN, de Thierry Desjardins - Plon - 30 francs.

Le point de vue d'un grand reporter du Figaro sur le Liban. Récit sérieux et documenté, même si l'anecdote tient parfois une grande place dans l'analyse.

LE PORTUGAL D'OTELLO, de J.P. Faye.

Plaidoyer en faveur d'Otello de Carvalho, ce livre est cependant intéressant pour qui cherche des informations sur les événements qui se sont déroulés au Portugal depuis le 25 novembre 1975.

HISTOIRE

EMILIANO ZAPATA ET LA REVOLUTION MEXICAINE, de John Womack - Cahiers Libres - 60 F.

Ecrit par un érudit qui accumule les documents, ce livre permet toutefois de connaître cette révolution paysanne au Mexique qu'incarna Zapata de 1909 à 1919.

LES MOMIES, de Ange Pierre Leca - Hachette - 42 F.

Ouvrage intéressant d'un chercheur qui s'est consacré à l'étude de la civilisation égyptienne. En même temps que l'auteur s'interroge sur ces momies, il décrit l'une des premières civilisations.

AUTOBIOGRAPHIES

JOUER AVEC LE FEU, entretiens de Haroun Tazieff avec Jean Lacouture.

Haroun Tazieff raconte sa vie, mais surtout ses recherches pour connaître et comprendre les phénomènes volcaniques sur notre planète.

HISTOIRE DE VOLCANS, de Haroun Tazieff - Livre de Poche - 5 F.

Etude sérieuse des phénomènes volcaniques par un des plus grands spécialistes actuels. Se lit aussi facilement qu'un roman.

(A signaler aussi, dans la même collection, le livre Tremblements de terre, du même au-

teur, pour qui s'intéresse aux phénomènes sismiques.)

POESIE

ARBRES, de Prévert - Gallimard - 19 F.

Ceux qui ont aimé les autres œuvres de Prévert le retrouveront avec plaisir dans ce volume.

LA HARPE DE BARBELES, de Wolf Biermann - Collection 10/18.

A travers ses textes, le chanteur et poète communiste d'Allemagne de l'Est s'élève contre toutes les formes de dictature.

OUVRAGES MARXISTES

LE ROLE DE L'INDIVIDU

DANS L'HISTOIRE, de Plékhanov - Nouveau Bureau d'Édition - 9,90 F.

Ouvrage théorique du fondateur du marxisme en Russie, qui expose la conception marxiste du rôle de l'individu dans l'histoire.

POUR SE DISTRAIRE

TOUT FOUT L'CAMP, de Harsard Destin - Sagittaire - 15 F. Pastiche réussi du livre de Giscard d'Estaing, fait par un journaliste du Monde.

LE TETARD, de Jacques Lanzmann - Robert Laffont - 35 francs.

Autobiographie, souvent drôle, mais complaisante, de Lanzmann enfant et adolescent.

L'occupation continue

Le 16 décembre, en réponse à l'annonce de 62 licenciements parmi le personnel du magasin « La Belle Jardinière » du Pont-Neuf, à Paris (sur un effectif de 112 personnes), les employés de la BJ décidaient la grève avec occupation des locaux.

Au bout de 13 jours de grève, les 80 employés du Pont-Neuf (les autres étant des travailleurs à domicile) continuent l'occupation du magasin. Celle-ci a été reconduite le mardi 28 décembre, à une très large majorité, lors d'une

assemblée générale qui s'était tenue après une entrevue entre les délégués et le directeur du magasin, M. Weiller. Selon les grévistes, cette entrevue n'a donné « aucun résultat satisfaisant, sinon des courants d'air », la direction maintenant son projet de licenciements.

Une intersyndicale (CGT, CFDT et CGC) est à la tête du mouvement, mais les non-syndiqués ne sont pas les moins actifs dans l'occupation, ni les plus tièdes pour continuer la grève. Jusqu'à quand ? Pour

l'instant, il n'est pas question d'arrêter le mouvement tant que la direction ne change pas d'attitude. Un problème financier commence à se poser aux grévistes mais, théoriquement, ils doivent recevoir dans deux jours la paie de décembre (qui va du 20 novembre au 20 décembre, c'est-à-dire que le mois serait presque entier). Théoriquement, car ils n'ont aucune certitude de la toucher. De toute façon, ils comptent plus sur la solidarité ouvrière pour tenir et, « tant que le moral est bon, on continue ».

CAISSE D'ÉPARGNE DE PARIS :

Après trois mois de grève

Mercredi 29 décembre : malgré le froid, les vacances scolaires et les enfants à garder, plusieurs centaines de personnes sont présentes à l'assemblée générale quotidienne. D'un bilan de la situation fait par les organisations syndicales, il ressort que près d'un millier d'employés sont toujours en grève, sur un total de 1.500. La détermination est toujours grande et les jours qui viennent seront peut-être décisifs. En attendant début janvier, des délégations auprès des membres du Conseil d'administration sont organisées pour réclamer l'ouverture de négociations.

Jeu. 30 décembre, une manifestation est prévue devant la

banque Hottinger, dont le patron est aussi le président du Conseil d'administration de la CEP.

A propos de l'attitude de la direction, un gréviste nous précisait : « C'est toujours non. Elle nous propose seulement d'entériner la remise en cause de nos avantages acquis. Le directeur général Viet s'est d'ailleurs rendu célèbre parmi le personnel en déclarant à la presse qu'il voulait bien négocier, mais qu'il répondait « non » aux revendications des grévistes.

Pourtant janvier approche et c'est une échéance importante dans les Caisse d'Épargne.

C'est le mois de paiement des intérêts aux usagers et, pour la

première fois, ceux-ci ne pourront pas être honorés dans le premier mois de l'année. Avec seulement une cinquantaine d'agences ouvertes sur 150, cela risque de provoquer des queues interminables et pour rien. Les calculs d'intérêts ne sont pas faits, la colère des épargnants risque d'être grande. Aussi, la première semaine de janvier pourrait être déterminante pour l'issue de la grève. Nous nous adresserons aux usagers et au public pour leur expliquer que la direction porte l'entière responsabilité du retard, à cause de son intransigence vis-à-vis de nos revendications. Une conférence de presse est prévue le mardi 4 janvier.

PARISIEN LIBRE :

Une médiation qui lanterne les grévistes et laisse Amaury indifférent



En janvier dernier, après une expédition de représailles contre le quotidien d'Amaury.

Le syndicat du Livre n'a toujours pas pu rencontrer le directeur du Parisien libéré, Amaury. D'après la CGT, celui-ci aurait tout simplement exigé de choisir ses interlocuteurs parmi les membres du syndicat ! Pour le moment la négociation est donc au point mort. Le médiateur nommé par le gouvernement en est encore à promettre un plan pour le 5 janvier. Jusqu'à maintenant, il n'a été question que de discuter avec les grévistes du Parisien

libéré de la meilleure façon de les licencier. Le nouveau plan permettra peut-être, si Amaury le veut bien, de fournir une base pour reprendre... de nouvelles discussions.

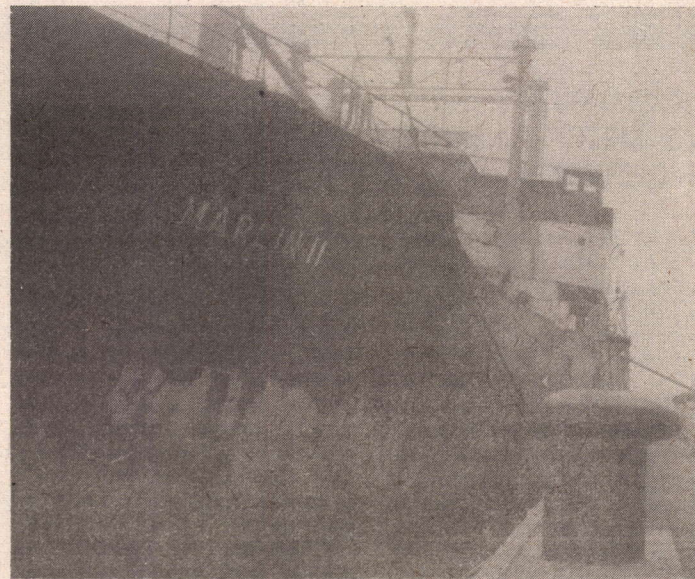
En fait, les représentants des grévistes sont aujourd'hui trimballés de négociations en négociations. On les lanterne. Ni Amaury ni le gouvernement ne sont pressés de trouver une solution. Le gouvernement avait été

bien plus rapide pour envoyer ses CRS et faire évacuer l'imprimerie. Devant les réactions que son coup avait suscitées, il s'était senti obligé de faire un geste en nommant un médiateur. Mais maintenant que l'émotion est un peu retombée, il est moins que jamais question pour lui de faire la moindre peine à Amaury. Il faudrait sans doute encore une fois le pousser un peu.

Jean HAINAUT.

NANTES :

Le vaisseau fantôme



Le Marlin II, cargo à pavillon panaméen transportant du phosphate du Sénégal, est immobilisé au port de Nantes par les Affaires maritimes et par la CGT : les marins ne sont pas payés depuis plus d'un mois et l'état du bateau est déplorable.

Dès qu'on s'approche, on voit que la coque est travaillée par la rouille. « En mer, l'eau rentre », révèle un membre de l'équipage. « Il n'y a pas de chauffage, c'est un vieux cargo. Il a 32 ans ».

Ainsi, selon le journal Le Marin du 24-12-76, « Il a pu être constaté (par les Affaires maritimes) une absence de certificat radiographique, périmé depuis plusieurs mois, un défaut de coupée, un défaut d'embarcation de sauvetage à babord, de radeau de sauvetage ; le navire est dépourvu de chauffage et d'eau chaude, a volé d'eau à l'avant ».

C'est sans avoir vu le cargo que les marins ont signé le contrat, a déclaré l'un d'eux, ressortissant sénégalais. De plus, ce contrat n'est ni daté, ni signé par la compagnie.

Les marins veulent leur salaire et que la compagnie leur paie le retour en avion. Mais c'est loin de chez eux qu'ils vont passer les fêtes de fin d'année.

D'autres navires ont été bloqués à Nantes cette année pour des raisons analogues. Dans certains pays, comme le Panama, il est possible d'être propriétaire de navires sans pour autant payer d'impôts ni être tenu de respecter les codes maritimes. C'est le cas de la société espagnole « Euroatlantica de Navegacion », qui possède le Marlin II.

Ce ne sont pas les armateurs sans scrupules qui manquent !

Correspondant LO.

ACIERIE DE NEUVES-MAISONS :

UNE PRIME POUR TRAVAILLER DANS DE MAUVAISES CONDITIONS

Depuis le 18 décembre, l'usine sidérurgique de Neuves-Maisons (près de Nancy) chôme pour trois et peut-être quatre semaines. Il n'y a plus que le service sécurité et une cinquantaine de maçons qui réparent le train à fil et le mélangeur à fonte.

La direction est pressée de terminer ces réparations pour le moment où la production reprendra. C'est pourquoi elle nous a mis en 3x8, alors que nous travaillons normalement en 2x8. La direction compte beaucoup sur nous. Alors un peu tout le monde s'est dit qu'il fallait en profiter. Mais il a semblé plus facile d'essayer d'obtenir une petite rallonge qu'une amélioration des conditions de travail, ce qui est pourtant le vrai problème.

C'est extrêmement malsain de travailler à l'intérieur d'un convertisseur pour le réparer : l'intérieur est bourré, sur vingt centimètres d'épaisseur, de poussière d'amiante très nocive. Comme il n'y a que deux petites ouvertures, la ventilation n'est guère efficace et, en plus, il est interdit d'humecter les parois à cause des briques en magnésie. Alors on n'y voit pas à trois mètres, il n'y a pas d'air et les masques sont insuffisants.

Une grande partie de la poussière pourrait être supprimée : il suffirait de faire une grande ouverture dans la partie supérieure du convertisseur. Mais lorsqu'on le lui a demandé, l'ingénieur a répondu que « ça ferait manger de l'argent à la société » ! Pour celui-là, notre santé compte moins que les bénéfices de Neuves-Maisons...

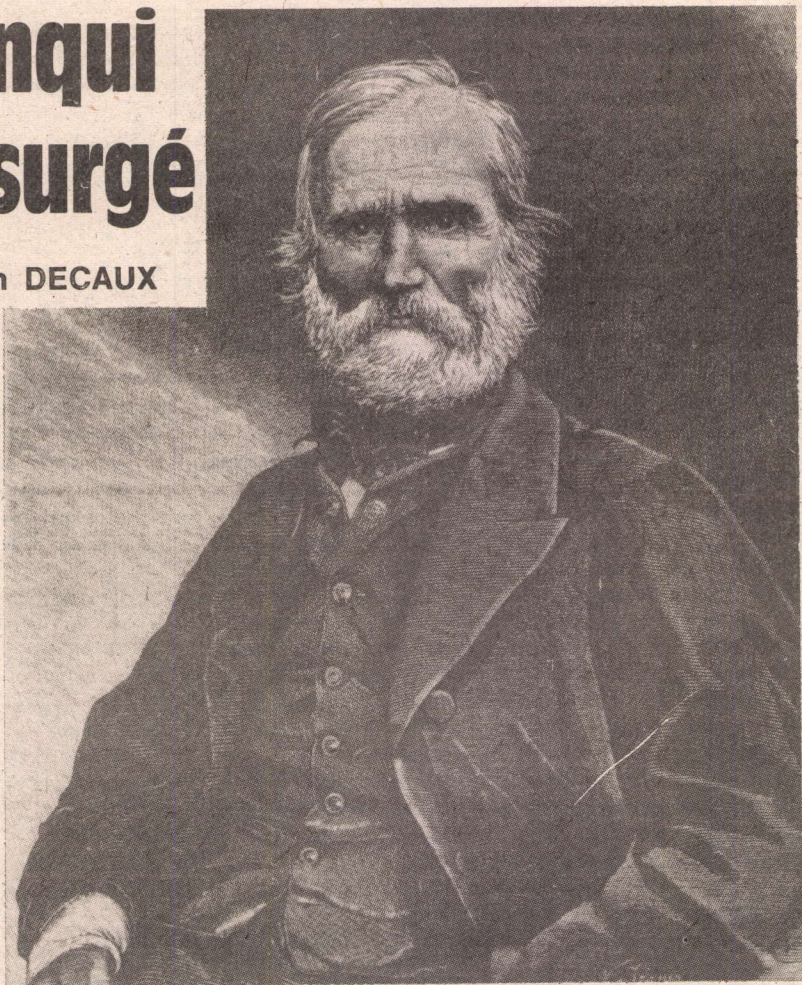
Mardi 21, pour marquer le coup, l'équipe de nuit a fait deux heures de grève en fin de poste. Le lendemain, quatre camarades de chaque tournée sont allés voir l'ingénieur pour demander que la prime de saleté soit portée de 12 F à 20 F par jour et pour réclamer d'être payés comme personnel posté quand on travaille en 2x8, le droit de travailler l'après-midi quand on manque la tournée du matin, des treillis à volonté et les 40 heures au lieu des 43 h 30 actuelles. Pendant la délégation, l'équipe d'après-midi attendait, sans même s'être changée, bien décidée à ne pas reprendre le travail comme cela.

La prime a été mise à 18 F, on a obtenu les treillis et la possibilité d'être affecté à l'équipe d'après-midi quand on manque celle du matin ; et les camarades d'après-midi ont eu leurs huit heures payées. On avait satisfaction sur une grande partie de ce qu'on demandait, mais le vrai problème demeure : celui de changer les conditions de travail.

Correspondant LO.

Blanqui l'insurgé

par Alain DECAUX



■ Decaux est passionné par Blanqui. Dans son introduction, il le dit lui-même : « Un homme qui sur les soixante-seize années de sa vie, en a passé trente-trois en prison devant avoir de bien puissantes motivations ». Ce sont ces motivations, c'est l'homme capable d'un tel sacrifice que Decaux veut découvrir et raconter.

Et c'est tant mieux, car le talent de Decaux lui permet de faire revivre celui pour lequel Eugène Pottier composa l'épithète suivante : « Contre une classe sans entrailles, luttant pour un peuple sans pain, il eut, vivant, quatre murailles, mort, quatre planches de sapin ».

Blanqui grandit sous la Restauration au moment où la réaction aristocratique triomphe. Ses premières armes, il les fait en 1830 lors des journées de Juillet.

Dès ce moment, Blanqui choisit son camp; celui du socialisme et du prolétariat. De sa vie il n'en changera jamais. Malgré les échecs, les trahisons, les procès, les prisons, Blanqui restera l'adversaire indomptable des gouvernants qui se succèdent à la tête du pays.

Blanqui a compris que les mots république, démocratie, suffrage universel, ne sont que des mots creux et qu'ils cachent la dictature de la bourgeoisie. Blanqui a compris que

seuls les travailleurs en armes peuvent renverser cette dictature. Et que dans ce combat ils ne peuvent en aucun cas compter sur tous ceux, bourgeois libéraux, républicains démocrates, qui les bernent de discours. C'est ce qu'il exprime avec force dans son « Toast de Londres » où il exhorte les travailleurs à tirer les leçons de l'écrasement de la révolution de 1848 :

« Qui a du fer a du pain ! On se prosterne devant les baïonnettes, on balaye les cohues désarmées. La France hérissée de travailleurs en armes, c'est l'avènement du socialisme... Mais pour les prolétaires qui se laissent amuser par des promenades ridicules dans les rues, par des plantations d'arbres de la liberté, par des phrases sonores d'avocat, il y aura de l'eau bénite d'abord, des injures ensuite, enfin de la mitraille, de la misère toujours ! Que le peuple choisisse ».

Un homme tel que Blanqui ne pouvait susciter qu'une haine et une crainte farouches chez ses ennemis. La bourgeoisie fera payer cher à Blanqui sa fidélité au prolétariat.

Mais dans chacune des prisons où il est enfermé, Blanqui continue inlassablement la lutte. Il se bat, s'évade, est repris. Il gagne des partisans, il forme des révolutionnaires, il écrit, il conseille.

Dès qu'il se retrouve en liberté, et ces moments-là sont plutôt rares, il rassemble ses amis, fonde des journaux, organise des groupes et repart à l'assaut de la vieille société.

Blanqui, héritier des traditions révolutionnaires de 1793, formé à l'école des conjurations et des sociétés secrètes du début du dix-neuvième siècle, était convaincu qu'un petit nombre d'hommes résolus et bien organisés seraient capables de prendre le pouvoir et de s'y maintenir assez longtemps pour entraîner la masse du peuple dans la révolution.

Blanqui n'était pas marxiste. C'était un révolutionnaire de la génération « pré-marxiste ». Il n'a apprécié ni l'importance vitale de la lutte de masse du prolétariat, ni celle d'un parti lié à ces luttes et regroupant son avant-garde. Mais tout au long de sa vie, il fut, selon le mot de Karl Marx : « La tête et le cœur du parti prolétaire en France ».

Le but de Decaux n'est pas d'expliquer la pensée de Blanqui, de la replacer dans le contexte politique comme a pu le faire Maurice Dommanget, dont les livres sur Blanqui restent indispensables à celui qui veut mieux connaître, juger et tirer les leçons politiques de l'action de Blanqui.

Mais cela n'enlève pas au livre de Decaux sa qualité essentielle : celle de permettre à tous de connaître et d'aimer un homme qui reste l'une des plus extraordinaires figures du mouvement révolutionnaire français.

Jacques LENOIR

Blanqui l'insurgé par Alain Decaux. Librairie académique Perrin - 640 pages - 65 F.

Maurice Dommanget : Blanqui - EDI - 94 pages.

La promenade des Anglais

de Max GALLO

Ceux qui avaient aimé les frères Revelli, ces émigrés italiens chassés de leur pays par la pauvreté et la misère, qui les avaient vu vivre, aimer souffrir, fonder une famille, s'enrichir ou trimer, chacun suivant sa voie, au travers des belles pages de « La Baie des Anges » et du « Palais des Fêtes », seront certainement heureux de retrouver le monde coloré de Max Gallo dans « La promenade des Anglais ».

Ce sont les enfants des enfants de nos héros qui vivent cette fois sous nos yeux. Avec les mêmes hésitations, excès ou lassitudes que leurs aînés, avec leurs enthousiasmes aussi, ces jeunes vivent leur histoire. C'est aussi notre histoire. C'est la fin de la Deuxième Guerre mondiale, la guerre d'Algérie, le gaullisme et les événements de 68, qui servent de fond aux amours, aux détresses, aux ambitions et aux volontés de ces personnages, étudiants, professeurs, artistes, travailleurs, hommes d'affaires, femmes frustrées ou femmes indépendantes qui sont les Revelli d'aujourd'hui.

Le récit est parfois un peu long mais la grande fresque de Gallo, à la manière des Thibault d'un Roger Martin du Gard, entraîne le lecteur sans jamais le lasser jusqu'à sa fin. C'est un livre attachant, généreux. Derrière le roman, on fait un peu d'histoire sans peine, et cela ne gâte rien au plaisir.

Un livre à lire. Ou pourquoi pas, à se faire offrir pour les fêtes... après les deux autres !

Anne GARBE

La Promenade des Anglais de Max Gallo - Editions Laffont - 49 F.

REEDITION EN LIVRE DE POCHE :

"Le ministricule" de Robert Escarpit :

Robert Escarpit nous raconte la carrière plus ou moins imaginaire d'un jeune loup, Méric Le Guern, prêt pour « arriver », à manger à tous les râteliers pourvu qu'ils soient proches du pouvoir.

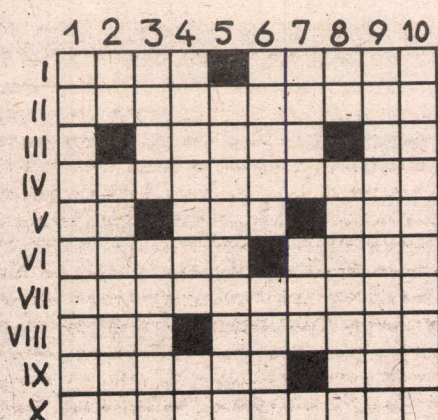
Armé de quelques édifiants préceptes du genre « Ne t'attaque qu'à plus faible que toi », ou « Devant la police, avoue d'abord et ensuite dénonce quelqu'un », Le Guern s'attache aux basques de politiciens ministrables dans l'espoir d'obtenir quelque place de sous-secrétaire d'Etat, de « ministricule », première marche vers les honneurs et la gloire politique. Dans

le même temps, il monte de douteuses affaires immobilières, trempe dans quelques trafics louches, vend de l'écologie ou de la qualité de la vie quand il s'aperçoit que ça marche.

Bien sûr, le personnage est imaginaire... Mais Robert Escarpit situe son histoire dans les années 1970 et notre jeune loup côtoie Chaban-Delmas, Pompidou, R. Poujade et autres, et le récit prend l'allure d'un pamphlet acéré contre ces gens-là. Et ma foi, c'est un bon divertissement.

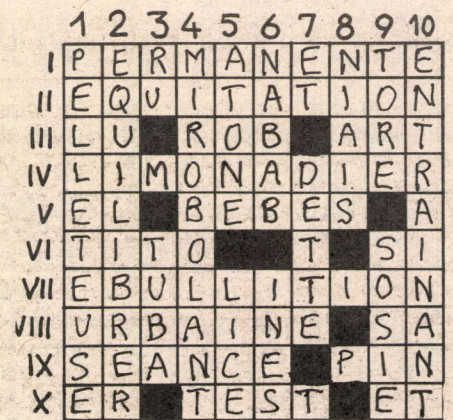
Gaston DEVAU

MOTS CROISES



HORIZONTALEMENT. — I. Chacun le paie - Préparer le feu. — II. Combat la crise. — III. Cachent mal la vérité - En salle. — IV. Peu appréciées des alcooliques. — V. En quart - Doit précéder un roi - Espace. — VI. Beau s'il est travaillé - Peut former un carré. — VII. C'est faire une croix. — VIII. Petit champ retourné - Méridienne. — IX. S'accrochent aux sommets - Possessif. — X. Une façon d'aimer.

VERTICALEMENT. — 1. Symptôme de hernie. — 2. Désigne - A reçu une correction. — 3. Ville d'URSS - Philosophe. — 4. Doit être dédouané - En garde. — 5. Nécessaire pour lutter. — 6. Chimiste allemand - Sur l'Arno. — 7. Pour étudier les déclinaisons - Bue au pub. — 8. Symbole chimique - Retiré. — 9. Connue pour son cercle - Villé d'Angleterre. — 10. Font un rapprochement.



L'enfant sauvage aux Dossiers de l'écran

■ L'enfant sauvage était sorti sur les écrans parisiens en 1970 et c'est avec le même plaisir que l'on a revu ce film (il passe d'ailleurs actuellement aussi dans un cinéma parisien). Rappelons brièvement le sujet : il s'agit d'une histoire vraie qui s'est déroulée en 1798 ; un garçon d'une douzaine d'années, vivant tout seul dans une forêt de l'Aveyron, est capturé par des chasseurs et finalement envoyé à Paris pour être examiné par des médecins. Il est muet, partiellement sourd, insensible à tout ce qui n'est pas nourriture, et marche accroupi. Il n'en faut pas plus pour que l'un des fondateurs de la psychiatrie, Pinel, le considère comme un idiot abandonné par ses parents.

Mais Jean Itard, jeune médecin qui s'occupe de l'institution des sourds-muets, n'est pas convaincu. Il pense que c'est l'isolement qui a conduit ce jeune enfant à cette animalité, à cet état de « sauvage ». Il obtient de l'administration l'autorisation de garder l'enfant et, avec sa gouvernante, il entreprend son éducation. Les résultats ne seront pas à la hauteur de ce qu'il espérait, car Victor, le jeune « sauvage », est resté trop longtemps seul ; mais malgré tout, ils démontrent que c'est bien cet isolement qui est la cause de l'arriération de l'enfant.

Victor, qui vécut jusqu'à 40 ans, resta muet, mais il apprit à communiquer avec les autres par écrit, d'abord avec des caractères en bois puis en traçant lui-même des signes. Son insensibilité disparut, il redevint malgré tout un homme parmi les siens.



Le film de Truffaut s'arrête sur une note d'espoir quand, au bout d'environ un an de rééducation, Victor sort de sa poche les quatre lettres I, a, i, t, et forme le mot lait pour réclamer cette boisson qu'il adore. Il n'ira guère au-delà, mais c'est déjà énorme.

Le débat qui a suivi la projection du film a tourné autour de la possibilité de survie d'êtres humains coupés des autres hommes. Tous les participants ont été d'accord pour dire que ce n'était possible qu'au-delà d'un certain âge, de l'ordre de trois ans, ce qui était le cas de Victor, abandonné par ses parents. Et ce

n'est d'ailleurs que parce qu'il avait vécu quelques années avec les hommes jusqu'à son abandon que sa rééducation partielle fut possible. Ce sont les mécanismes acquis dans les premières années de la vie qui laissent dans le cerveau des traces indélébiles bien qu'inconscientes ; et l'on peut dire que ce cas exceptionnel de survie puis de demi-réinsertion dans la société est une preuve éclatante du fait que l'homme est avant tout un animal social qui ne peut s'épanouir que dans la communication avec les siens.

Alain LEMART

SELECTION

Samedi 1^{er} janvier 1977

A2 - 10 h 20 - **Concerto pour piano et orchestre**, en mi-bémol majeur K271, de Mozart, par l'orchestre du Capitole de Toulouse.

A2 - 12 h 05 - **La bale des baleines**. Un film sur les dernières baleines existant au monde.

A2 - 13 h 35 - **L'aube des hommes**. Série documentaire sur les origines de l'homme. Cette fois : les cavernes des grands chasseurs ; l'époque des grottes préhistoriques.

A2 - 14 h 25 - **Je suis né à Venise**. Qu'est-ce que la danse ? Ce film de Maurice Béjart, sur le thème de la découverte de la danse par un adolescent, tente d'y répondre.

A2 - 20 h 30 - **Les beaux messieurs de Bois-Doré**. Le troisième épisode de ce feuilleton télévisé, réalisé d'après le roman de George Sand. Une histoire romanesque... et en même temps une évocation historique.

Dimanche 2 janvier

FR3 - 10 h 30 - **Mosaïque**. Une émission de l'Office National pour la Promotion Culturelle des Immigrés. Des chanteurs

portugais, maghrébins, un sketch de la troupe El Assifa, des reportages.

A2 - 14 h 50 - **French Cancan**. Un classique de Jean Renoir, avec Jean Gabin, Françoise Arnoul, Philippe Clay, Patachou, et Edith Piaf.

A2 - 17 h 15 - **Le mot de Cambronne**. Une comédie de Sacha Guitry.

TF1 - 19 h 25 - **Fernand Raynaud**.

A2 - 21 h 10 - **L'affaire Moon**. Une enquête de Georges Arnaud sur la « secte Moon ».

FR3 - 22 h 30 - **La charge fantastique**. Un western de Raoul Walsh (1941). Une version très enjolivée des hauts faits du sanglant général Custer contre les Indiens.

Lundi 3 janvier

A2 - 21 h 50 - **Alain Decaux raconte « La bande à Bonnot »**, l'histoire de ceux qui furent appelés les « bandits anarchistes » par la police qui les poursuivra durant toute l'année 1912 à Paris.

Mardi 4 janvier

A2 - 20 h 30 - **Les Dossiers de l'écran**. Le film **Section spéciale**, de Costa Gavras montre la justice française à l'œuvre... en 1941 à Paris, sous « l'Etat français ». C'est un film à voir. Quant au débat...

ses participants ne sont pas encore connus.

Jeu 6 janvier

A2 - 20 h 30 - Film : **Cris et chuchotements**, de Ingmar Bergman. Autour d'une mourante, trois femmes s'affrontent.

Vendredi 7 janvier

FR3 - 20 h 30 - **De quoi avons-nous peur ? La revanche de la nature**. Cette émission scientifique sera consacrée à un « dossier » d'actualité : les tremblements de terre.

FR3 - 21 h 30 - **Les grandes batailles du passé**. Une émission historique de Henri de Turenne. Cette semaine : la bataille de Carthage. La guerre entre Rome et Carthage, en 146 avant Jésus-Christ.

Samedi 8 janvier

A2 - 13 h 45 - **L'aube des hommes**. Seizième et dernière émission de cette série sur les origines de l'homme : « Nous, les hommes de Cromagnon ».

A2 - 20 h 30 - **Les beaux messieurs de Bois-Doré**. Quatrième épisode de ce feuilleton, inspiré de George Sand.

Dimanche 9 janvier

TF1 - 20 h 30 - Film, **Le grand restaurant**, de Jacques Besnard, avec Louis de Funès.

● Ballets

Casse-Noisette

PAR ROLAND PETIT ET
LES BALLETS DE MARSEILLE

Roland Petit et les ballets de Marseille nous offrent, dans une nouvelle chorégraphie classique, un des ballets les plus populaires : *Casse-Noisette*, du compositeur russe Tchaïkovsky.

Le conte d'Hoffman, dont le ballet est tiré, est on ne peut plus « traditionnel ». C'est un conte de Noël pour enfants, l'histoire d'une fillette, Marie, qui reçoit en présent un polichinelle dont la machoire est un casse-noisette. Dans la nuit, le polichinelle, comme tous les jouets offerts aux enfants, prend vie : Casse-Noisette,

lui-même, prend taille humaine et devient le cavalier de Marie dans un grand voyage en Montgolfière, qui mène au pays du printemps. Là, danses espagnoles, arabes, chinoises, russes, autrichiennes...

Mais la danse fantastique a une fin : Marie se réveille avec son pantin dans les bras. Tout n'était qu'un rêve !

Et le ballet, lui-aussi, s'achève... Dommage, car le spectacle est aussi agréable aux yeux qu'aux oreilles. Jusqu'au 16 janvier, au Théâtre des Champs-Élysées.

J.J. Franquier

● Café-théâtre

Rendez-moi mes baskets

UN ONE-WOMAN-SHOW
de Marianne SERGENT

Seule sur scène pendant une heure, Marianne Sergent fait monologuer quatre femmes, ou plutôt les fait dialoguer avec des interlocuteurs imaginaires.

La professeur de gymnastique invective ses élèves, dresse les garçons, embrigade les filles, inculque à tous cet esprit « sportif » et sain propre aux partisans de l'ordre. Madame Jean-Sébastien Bach tente de faire ses gammes malgré Jean-Sébastien qui fait les siennes dans la pièce d'à côté, les enfants qui font des bêtises, et le repas qu'il faut préparer. La jeune chanteuse à succès pique sa crise de personnalité au cours d'un enregistrement, refuse d'être considérée comme une machine

à sous, et demande à être respectée. La femme du P-DG rêve qu'elle est la compagne d'un pianiste pauvre mais talentueux qui finira par connaître la consécration.

Quatre portraits de femmes malheureuses d'être ce qu'elles sont.

La charge est volontairement poussée, et le ton consciemment grinçant. On rit parfois quoique le spectacle ne soit pas toujours enlevé et que l'heure semble un peu longue pour ces quelques sketches.

Alain MARQUET

LA VEUVE PICHARD, 7 rue St-Croix - Paris.

Entrée-consommation (thé à la menthe) : 20 F.

● Chansons

Claude Antonini à Roubaix

Claude Antonini est une chanteuse qui a choisi d'exprimer la réalité quotidienne à travers la poésie contemporaine. Elle chante Paul Keïneg, poète breton, elle interprète des poèmes de Gaston Couté ainsi que de nombreux poètes palestiniens et un poète algérien : Rachid Boudjedra, à qui

l'on doit cette description du mariage : « Une nuit, un viol légalisé... puis la cuisine à faire, les langes à laver, les coups à esquiver et les gosses à refaire jusqu'à n'en plus pouvoir ».

Claude Antonini au foyer de jeunes travailleurs de Roubaix, les 6 et 7 janvier.

Casanova, un adolescent de Venise

de Luigi COMENCINI

■ A Venise au début du XVIII^e siècle naît, de parents comédiens, un certain Giacomo Casanova. Il connaît une enfance pauvre auprès d'une grand-mère qui tente d'élever ce garçon chétif, dans cette Venise où les fêtes succèdent aux mascarades, et où l'opulence s'étale à côté de la misère. Après la mort de son père, l'enfant est pris en charge par un prêtre de Padoue, qui reporte sur lui ses ambitions déçues. Casanova, lui aussi, devient prêtre, « profession » qui ouvre la porte à toutes les réussites sociales.

De retour à Venise, pris sous la protection d'un riche bourgeois de cette ville, Casanova découvre alors que la fonction d'ecclésiastique peut être très variée (ne lui demande-t-on pas de servir d'entremetteur ?), et que pour peu que l'on ait un physique agréable, on peut connaître diverses bonnes fortunes, à condition de savoir être discret.

Casanova finira cependant par rejeter l'habit de prêtre pour devenir l'aventurier resté célèbre.

Tel est le scénario du film de Co-

menchini. Mais, finalement, l'histoire importe peu. Ce que Comencini met en scène, c'est avant tout la Venise du XVIII^e siècle. Venise où les classes supérieures qui ont accumulé d'énormes richesses, étalent leur luxe et cherchent à se divertir par tous les moyens : les fêtes sont presque permanentes; quant aux processions religieuses, elles ont encore plus l'air de mascarades. Et Comencini n'est pas tendre avec ces grands de Venise, aux mœurs dépravées, qui ne vivent que dans la recherche du plaisir, du riche sénateur qui tente, avec son or, de s'attirer les bonnes grâces d'une jeune fille, aux demoiselles nobles qui, la nuit, font le mur du couvent... Pas plus qu'il n'est tendre envers les ecclésiastiques, ambitieux, avides d'or et de gloire, courbant l'échine devant les grands, et plus charlatans que la vieille sorcière qui avait soigné Casanova enfant.

C'est une fresque sociale que Comencini a voulu réaliser. Il y a réussi en recréant le climat d'une époque, à travers un film enjoué.

Marianne LAMIRAL



La malédiction

de Richard

DONNER

Après le succès de *l'Exorciste* l'an dernier, *la Malédiction* à son tour remplit les salles de cinéma. Le diable est devenu une valeur sûre.

Cette fois, il s'est mis en tête de faire élever son fils par une famille humaine, et il réussit son coup. Un riche ambassadeur américain qui a adopté un bébé à sa naissance voit d'étranges phénomènes se produire : la jeune gouvernante de l'enfant se pend en prononçant des paroles incompréhensibles; les animaux d'un zoo deviennent fous à la vue du mar-mot. Peu à peu le père doit se rendre à l'évidence, l'enfant qu'il élève constitue pour lui et les siens un effroyable danger.

On trouve dans *la Malédiction* les ingrédients habituels à ce genre de film : vieux cimetières abandonnés où rôdent des puissances maléfiques, scènes d'horreur, une décapitation et une défenestration spectaculaires.

Mais *la Malédiction* a visiblement d'autres prétentions que d'être un classique film d'effroi. C'est un film qui exploite assez astucieusement les angoisses de notre temps. L'antéchrist doit surgir de la mer éternelle et déclencher une guerre fratricide ! Traduction de l'auteur : cette mer de discordes c'est la politique qui est ainsi identifiée au mal absolu. Cela rencontre sans doute des résonances particulières dans une Amérique marquée par le scandale du Watergate, mais cela éveille aussi des échos chez tous ceux qui préfèrent fuir plutôt que comprendre.

La famille de l'ambassadeur représente l'image même de la réussite sociale, un couple riche, jeune et beau devant lequel s'ouvrent toutes les possibilités. Mais le bonheur doit être expié.

Il règne dans le film un climat de culpabilité diffuse; il faut trouver des boucs émissaires, ce sera un enfant de 4 ans, maléfique malgré lui. Et ce n'est pas le côté le moins malsain du film que de voir toute une salle souhaiter peu à peu la mort de l'enfant, pousser un soupir d'angoisse et de regret en le voyant échapper au poignard.

La Malédiction, c'est un peu un cauchemar, plein de fièvre et de délire, d'une société malade; la religion y joue à merveille son rôle de drogue-poison.

Olivier BELIN

Solange DUPUY

Victoire à Entebbe

de M. CHOMSKY

...ou la propagande de l'État d'Israël sur les écrans

Il n'aura donc pas fallu longtemps pour que paraissent non seulement des livres mais aussi un film à la gloire du raid israélien sur l'aéroport ougandais en juillet dernier.

Le raid mené pour récupérer les otages pris par des pirates pro-palestiniens a fait trois morts parmi les otages, un parmi les militaires israéliens. Ce sont les faux-frais de l'opération, explique le film, qui les met en balance avec les 103 otages « sauvés ». Israël avait une autre méthode pour sauver tous les otages ! Mais le gouvernement israélien était prêt à risquer la vie de tous les otages plutôt que de libérer les militants palestiniens qu'il détient dans ses geôles.

Quant aux vingt soldats ougandais morts, quelle importance ! Pour eux le film ne verse pas une larme, ne montrera pas leurs familles : ce sont des ennemis,

oubliez-les. Le film au contraire table sans hésiter sur le racisme, et cherche à faire rire la salle d'un Amin Dada grotesque, et que l'on présente comme un complice, si ce n'est l'inspirateur du détournement de l'avion.

Les terroristes, eux, ont été exterminés, mais on veut nous faire admettre que ce n'est que justice. D'ailleurs regardez l'air de cet Arabe du commando, gueule balafrée, plein de boutons, et avec son barda de boîtes ficelées; dès son entrée dans l'avion les vieilles dames en meurent de peur ! Et ne parlons pas des chefs du commando terroriste, ce sont deux Allemands qui rééditent, même si ils croient faire autre chose, les tristes exploits nazis.

Et pour toucher le public juif que l'on veut renforcer dans l'idée que l'État d'Is-

raël et sa politique actuelle sont sa meilleure défense, c'est avant tout sur le rappel permanent d'Auschwitz, auquel est comparé l'aéroport, que tablent les auteurs du film.

Et ça marche, non seulement en Israël où le film doit servir de propagande officielle, mais aussi à Paris où une partie de la salle rit et applaudit aux jets de flamme des mitraillettes israéliennes, et chante avec le film les cantiques du jour de sabbat.

C'est là une pauvre propagande nationaliste, qui n'a qu'un but : aveugler un peu plus encore ceux qui ferment les yeux devant les vrais problèmes... mais dont le réveil risque d'être brutal un de ces jours. Car aucun Entebbe ne peut régler la question du Moyen-Orient.

sélection

BARRY LINDON : une évocation de la haute société britannique au 18^e siècle.

Impérial (2^e) - Hautefeuille (6^e) - Gaumont Champs-Élysées (8^e) - Gaumont Sud (14^e).

EDVARD MUNCH, LA DANSE DE LA VIE : un beau film retraçant la vie de ce peintre norvégien qui, à l'époque des impressionnistes, exprimait dans son œuvre l'angoisse de la mort et le désespoir de la solitude.

Raçine (6^e).

1900 (1^{re} et 2^e partie) : paysans et maîtres dans un petit village italien, de l'aube du fascisme à la fin de la Deuxième Guerre mondiale.

UGC Opéra (2^e) - Templiers (3^e) pour les deux parties. Première partie :

Grands Augustins (6^e) - Deuxième partie : Saint-Germain Studio (5^e).

MONSIEUR KLEIN : en 1942, à Paris, un riche amateur d'art alsacien devient victime des persécutions antisémites.

UGC Opéra (2^e) - Marbœuf (8^e).

LA VICTOIRE EN CHANTANT : les répercussions de la guerre de 14-18 dans deux villages d'Afrique où se trouvent des Français et des Allemands, menant la guerre à leur façon par l'intermédiaire d'Africains. Un film drôle montrant l'absurdité de la guerre mais aussi la réalité du colonialisme.

La Seine Studio (5^e).

WINSTANLEY : la révolution anglaise du 17^e siècle, vue au travers d'une

communauté de « diggers », pointe extrême du mouvement égalitariste des Niveleurs.

Olympic (14^e).

FILMS A REVOIR

CHANTONS SOUS LA PLUIE : un des chefs d'œuvre de la comédie musicale américaine.

Luxembourg (6^e) - Élysées Point Show (8^e).

CABARET : une histoire d'amour dans l'Allemagne de 1933, juste avant la prise du pouvoir par Hitler.

Châtelet-Victoria (1^{re}).

ORFEU NEGRO : la transposition de l'antique mythe d'Orphée dans le cadre du carnaval de Rio.

Châtelet-Victoria (1^{re}).

L'ENFANT SAUVAGE : L'histoire d'un enfant ayant vécu isolé dans une forêt de l'Aveyron et qu'un médecin tente de réintégrer dans la société des hommes.

Studio Cujas (5^e).

L'HONNEUR PERDU DE KATHARINA BLUM : un film politique dénonçant, à partir d'un scandale, le pouvoir de l'empire de presse allemand.

Châtelet-Victoria (1^{re}), à 18 heures.

DEUX HOMMES DANS LA VILLE : avec Jean Gabin et Alain Delon, un réquisitoire contre la peine de mort.

Club (9^e).

LE DICTATEUR : un classique de Charlie Chaplin : les mésaventures d'un pauvre Juif, sosie de Hitler.

Champollion (5^e).

Espagne

Carrillo libéré : un pas vers la légalisation du PCE ?

Santiago Carrillo et les sept dirigeants du Parti Communiste d'Espagne, détenus depuis plus d'une semaine à la prison de Carabanchel, ont été libérés sous caution le jeudi 30 décembre. Tel a été le verdict du Tribunal d'Ordre Public (TOP) à l'issue de ce procès qui a été présenté par beaucoup comme une sorte de test des intentions du gouvernement espagnol vis-à-vis du Parti Communiste et de son éventuelle légalisation.

On avait pu craindre un jugement plus sévère pour les dirigeants communistes. La suspension il y a quelques jours des discussions entre une délégation de l'opposition démocratique et les représentants du gouvernement — discussion concernant les futures législatives —, l'intervention de la police pour empêcher la tenue à Madrid d'une conférence de presse avec, entre autres, la présence d'une délégation parlementaire du Parti Communiste Italien, paraissaient inquiétantes.

Néanmoins le fait même qu'une mise en liberté sous caution (entre 15 000 et 22 000 NF environ) apparaisse comme un verdict clément prouve bien qu'en Espagne les droits démocratiques élémentaires restent à conquérir. Oui, dans l'Espagne prétendument libéralisée de Juan Carlos, un dirigeant, un militant peut être arrêté à tout moment, détenu, traîné devant les tribunaux pour le simple fait qu'il appartient à un parti tel que le PCE, qui pourtant multiplie les gestes de conciliation.

Le régime de Juan Carlos n'a certes pas la même attitude vis-à-vis de l'opposition que les dirigeants du temps de Franco. En est la preuve ce jugement. En sont aussi la preuve la dissolution du TOP décidée en Conseil des ministres le 30 décembre, ainsi que la possible amnistie envisagée dans les prochains jours, au moment même où le GRAPO, qui revendique l'enlèvement d'Oriol, menace d'exécuter ce dernier si une amnistie générale des prisonniers politiques n'est pas prononcée d'ici le 2 janvier. Mais les libertés élémentaires n'existent pas pour autant.

Les arrestations de militants, de dirigeants des partis de gauche ou d'extrême-gauche, les interventions policières ne sont pas de simples accidents, ni de simples gestes tout juste destinés à rassurer une droite profondément anti-communiste. Ce sont des mesures destinées à démontrer à l'opposition que le gouvernement entend rester maître du jeu, à dire que la démocratie à venir aura des limites et en particulier à avertir les travailleurs que la démocratie n'est pas pour eux, même si, demain, le régime de Juan Carlos accepte la légalisation du PCE parce que c'est là une condition nécessaire au bon fonctionnement d'un régime parlementaire en Espagne.

Henriette MAUTHEY



Manifestation à Madrid pour la libération de Carrillo.

Nouvelles d'Espagne : SUR LE PORT DE BARCELONE, LES GRÉVISTES ONT GAGNÉ

Rassemblés en assemblée générale dans l'église du quartier du port, les 1 800 travailleurs du port de Barcelone ont décidé la reprise du travail, après trois semaines de grève, en considérant qu'ils ont gagné sur l'essentiel.

En effet la direction de l'Organisation des Travaux portuaires (l'OTP) s'est engagée à revenir sur les sanctions à l'origine du conflit : le licenciement de sept travailleurs.

Depuis la manifestation du dimanche 19 décembre dans le quartier du port, manifestation qui avait regroupé quelque 6 000 personnes, grévistes et habitants du quartier,

le moral était au beau et la détermination plus ferme que jamais. Le lundi 20, les jaunes que les patrons avaient embauchés pour briser la grève avaient été expulsés du port avant même que les forces de police aient eu le temps d'arriver. Le lendemain aucun jaune n'osait réapparaître sur le port. Et c'est bien devant la fermeté des travailleurs que les autorités ont décidé de reculer : le même jour, dans l'après-midi, le gouverneur civil convoquait une délégation et promettait que, si le travail reprenait, il n'y aurait pas de licenciements.

Les travailleurs du port, les habitants du quartier ont le

sentiment d'avoir gagné et en sont fiers. Beaucoup de grévistes — ce fut pour nombre d'entre eux la première grève — parlent aujourd'hui de s'organiser et se tournent vers les syndicats clandestins existant sur le port, la CNT (de tendance anarcho-syndicaliste) et les Commissions Ouvrières. Et pour faire face à d'éventuels autres mouvements, il a été décidé de constituer une caisse de résistance avec une cotisation mensuelle de 100 pesetas (environ 8 F.).

« A l'avenir les choses ne se passeront plus comme avant », c'est en tout cas ce que tous les travailleurs du port disent.

Afrique du Sud

Un Noël de révolte

Cela fait maintenant six mois que les lycéens de Soweto ont donné le signal de la révolte ouverte des Noirs d'Afrique du Sud. Malgré la répression brutale qui n'a pas cessé de sévir depuis lors, le mouvement n'a pas été brisé, et c'est périodiquement que des scènes d'émeute se produisent dans les faubourgs noirs de Johannesburg, du Cap, de Durban. Les troubles qui ont ainsi marqué le week-end de Noël auraient fait 90 morts, des centaines de blessés, des milliers de sans-abri, dans la banlieue du Cap et la province du Natal. Comme généralement dans de pareilles circonstances, les causes immédiates de ces « troubles » sont mal connues : bagarres entre étudiants, qui voulaient faire de Noël un jour de deuil pour les Noirs, et travailleurs entreprenant la consigne ? Provocations de la police ?

Quoi qu'il en soit, dans le climat de révolte latente qui existe maintenant en permanence en Afrique du Sud, les explosions

de la colère des Noirs peuvent avoir les points de départ les plus divers, et même apparemment les plus minimes.

Le gouvernement raciste de Vorster tente une politique qui consiste à attiser les divisions existant dans la population noire : divisions ethniques, rivalités entre travailleurs à demeure dans les banlieues urbaines et « célibataires » — ces travailleurs contractuels entassés dans les « hôtels » qui leur sont réservés. Que la police de Vorster contribue à verser de l'huile sur le feu de ces divisions, lesquelles arrangent si bien le régime raciste, n'a rien pour surprendre. Et, pour n'être pas neuve, cette politique peut tout de même parvenir à semer une certaine confusion et à ralentir la prise de conscience des travailleurs africains.

Mais elle ne parviendra pas à l'enrayer. L'évolution suivie par les Noirs sud-africains est maintenant irrévversible.

Dans le même temps qu'il réprime, qu'il interdit par exemple le premier film sud-africain entièrement réalisé par des Noirs

(How long : Combien de temps ?), le gouvernement de Pretoria doit d'ailleurs le reconnaître d'une certaine façon : il vient de libérer 81, puis 32 personnes, détenues pour la plupart depuis juin dernier. Plusieurs

d'entre elles sont des personnalités connues et, d'autre part, elles restent frappées de « bannissement », c'est-à-dire interdites de toute activité politique. Cela limite évidemment la portée de ce geste, fait en direction de l'opi-

nion internationale. Mais même ce geste, il aura fallu le combat des Noirs pour l'arracher.

Nul doute que ce combat parviendra à lui en arracher bien d'autres, et de plus importants.

Christiane LE GUERN

Rhodésie

LE GOUVERNEMENT RACISTE FACE AUX TRAVAILLEURS DES TRANSPORTS

En Rhodésie, à Salisbury, les travailleurs des transports urbains sont en grève depuis la veille des fêtes de Noël pour obtenir un treizième mois ou une prime de 5 % du salaire annuel.

Mais en Rhodésie, la grève est un délit; les travailleurs noirs n'ont aucun droit. Le gouvernement a donc réagi

aussitôt en envoyant sa police : 870 ouvriers ont été arrêtés. Seuls 74 ont été relâchés, après avoir accepté de reprendre le travail. Les autres seront traduits en justice.

Pour les « convaincre » d'arrêter leur mouvement, le gouvernement avait envoyé dans la prison « les fonctionnaires chargés des relations syndicales »... en fait, des

policiers qui n'étaient là que pour pousser à la reprise.

Le gouvernement a essayé, en frappant un grand coup le jour même du début de la grève, d'effrayer et d'intimider les ouvriers. Mais malgré les menaces qui pèsent sur eux, les travailleurs tiennent bon.

Marie-Claude SOLAC